

LE FEUILLETON
DE PIERRE LEPAPE
« La Tunisie
d'infamie »
de Michel del Castillo
page II



GEORGES PEREC
page II

Le Monde des LIVRES

VENDREDI 28 MARS 1997



JEUNESSE
page IX



LA CHRONIQUE
de Roger-Pol Droit
page VII

Parce qu'il est si présent dans notre système éducatif, depuis la fin du dernier siècle, et parce qu'avec Platon et Descartes il forme le socle de la philosophie, telle qu'on l'enseigne dans l'université française, Kant pourrait passer pour un simple classique. Or parler de Kant « aujourd'hui », n'est-ce pas souligner à quel point ce philosophe est plus actuel que Hegel, Nietzsche ou Heidegger, pourtant venus après lui ? Tel est le sens du profond travail entrepris par Alain Renaut sur les promesses d'une œuvre qui lui est si familière. Avec ce *Kant aujourd'hui* qui accompagne sa traduction nouvelle de *La Critique de la raison pure* (voir la chronique de Roger-Pol Droit, p. VII), c'est bien à l'histoire de la philosophie qu'il entend résolument arracher l'auteur des trois *Critiques...*, pour en faire ni plus ni moins que l'un de nous.

Mais comment « être moderne » avec Kant, ce personnage auréolé de légendes, confiné tout au long de son existence, de 1724 à 1804, dans la lointaine Königsberg, aux marges de l'Europe, en Prusse-Orientale ? Pour Alain Renaut, si Kant conserve, en cette fin du XX^e siècle, l'actualité que tant d'autres systèmes ont perdue – à l'heure où la philosophie, notamment dans sa partie morale, suscite l'intérêt et les attentes d'un public de plus en plus large, à l'extérieur des cercles du savoir –, c'est parce que sa pensée constitue l'« ascendance » d'une notion avec laquelle nombreux sont ceux qui aimeraient aujourd'hui fêter leurs retrouvailles : l'idée de sujet.

Une idée dont on a presque oublié qu'elle a pu être discréditée, jusqu'à transformer son corollaire, l'humanisme, en attachement irraisonné, voire suspect, aux illusions de la métaphysique. Alain Renaut appartient, lui, au contraire, à ce courant alimenté d'affluents divers qui, depuis une vingtaine d'années, ne cesse de dénoncer les philosophies de « la mort du sujet » sous le vocable de « pensée 68 » (tel est le titre du livre qu'il écrit avec Luc Ferry, et dont la parution chez Gallimard en 1985 fit sensation). Le lecteur le constatera d'ailleurs rapidement : Alain Renaut est rompu à ce qu'il appelle une pratique « polémologique » de l'érudition philosophique, et celle-ci ne contribue pas peu à enthousiasmer

un exposé toujours clair mais exigeant. L'adversaire, ainsi désigné, est donc un pseudo-modernité qui s'ingénierait sous l'invocation de Marx, de Nietzsche, de Freud et de Heidegger à ravalier définitivement le sujet rationnel libre et responsable, au placard des notions périmées, ce qui aurait eu pour effet de rendre la philosophie « inhumaine ».

Il est vrai, le « retour au sujet » ne saurait être un retour à Descartes, à un ego souverain jouissant d'une sorte d'accès direct à l'Absolu et à l'Infini. Alain Renaut le montre plus d'une fois : le ciel des idées métaphysiques s'est bel et bien vidé pour toujours, et, si sujet il y a, celui-ci n'a plus rien à voir avec l'âme immortelle de la philosophie classique. Moderne, le sujet actuel est un sujet limité, désubstantialisé, dont la finitude constitue l'essence même et dont l'horizon s'inscrit dans l'histoire et non dans l'éternité. Tel est du moins le sujet légué par Kant aux modernes. Par un paradoxe dont Alain Renaut tient compte, c'est précisément l'un des inspirateurs de la « pensée 68 », Martin Heidegger, qui a perçu avec le plus d'acuité la radicalité de la révolution kantienne en la matière. Si le sujet est limité, par nature, dans ses connaissances comme dans ses



En rendant sa modernité à la pensée kantienne,

Kant, mon prochain

Alain Renaut démontre qu'il y a bien une philosophie possible du sujet fini, responsable, de l'homme et de ses droits, dans un monde désenchanté

actions ; s'il ne parvient pas plus à connaître les « choses en soi » qu'il ne peut être certain, comme Kant le fit remarquer lui-même, qu'il n'y ait jamais eu d'acte moral dans le monde, comment ne pas être tenté de renoncer purement et simplement à une notion privée d'efficacité ?

L'enjeu est de taille. Pour Alain Renaut, en effet, l'impossibilité d'articuler pensée de la finitude et interrogation éthique explique, par exemple, le ralliement de Heidegger au nazisme. Si le sujet, réduit à *quia*, n'est plus que ce reflet dé-

pendant et déterminé de l'être, si la raison n'est plus que « cet ennemi acharné de la pensée » et si c'est justement l'intuition profonde de la philosophie kantienne, réinterprétée par Heidegger, de les avoir

Nicolas Weill

vus ainsi, comment ériger Kant en père fondateur de l'humanisme contemporain ? Comment ne pas entendre les paroles écrites par Heine en 1834 : « N'avez crainte, vous autres républicains allemands, la révolution allemande ne sera pas

plus douce et plus tendre, parce que la Critique de Kant (...) l'aurait précédée (...). Des kantien émergeront, qui se refuseront de respecter même le monde des phénomènes visibles (...). Car la main du kantien frappe fort et sans hésiter, parce que son cœur n'est ému par aucune sorte de référence traditionnelle. » Comment oublier aussi – sinistre écho de ces propos prophétiques – qu'il y eut parmi les plus grands criminels nazis des hommes pour se réclamer de Kant ? Eichmann, par exemple, ou le juriste Hans Frank, celui-là

même qui, d'après Hannah Arendt, fut à l'origine d'une reformulation horrible du célèbre « impératif catégorique », origine de toute moralité selon Kant (« Agis de telle sorte que la maxime de ta volonté puisse valoir en même temps comme principe d'une législation universelle ») : « Agissez de telle manière que le Führer, s'il avait connaissance de vos actes, les approuverait. »

Comment donc sauver le sujet de ce désastre menaçant ? En montrant que, chez Kant lui-même, Dieu, l'âme, le monde ont beau avoir été déconstruits, ils n'en continuent pas moins à « servir » d'hypothèse nécessaire, non plus certes sous la forme des réalités ultimes de la métaphysique, mais comme des idées régulatrices qu'on peut au moins penser, et qui donnent sens à l'action. Oui, il y a bien une science après l'épuisement de la notion de monde. Oui, il y a un sujet après celui de la notion d'âme ; et il y a bien une éthique après la critique. Une éthique qui ne se laisse pas réduire à ce formalisme coupé des réalités, sous les traits duquel on a caricaturé le kantisme. Le Maurice Barrès des *Déracinés* ne prétendait-il pas attribuer à Kant la paternité de la figure du fonctionnaire-philosophe pour qui « la loi, c'est la loi » – derrière son personnage du professeur Bouteiller ? Un personnage dont l'influence pernicieuse venue d'Allemagne avait, à l'en croire, corrompu la jeunesse française...

Pour Alain Renaut, non seulement le souci de l'application est sans cesse présent dans la philosophie kantienne, mais la question « qu'est-ce que l'homme ? » en occupe le centre, sous le nom d'« anthropologie ». Elle en fait même la source des approches les plus contemporaines du problème de l'éthique appliquée qui s'impose comme un thème majeur de la philosophie actuelle, aussi bien chez l'Allemand Jürgen Habermas que chez l'Américain John Rawls.

Est-ce ainsi un hasard si l'un des ouvrages les plus discutés de ces vingt dernières années, *La Théorie de la justice* de John Rawls (*Le Seuil* pour la traduction française, 1987), s'inspire précisément d'une démarche kantienne ?

Bref – et telle est la démonstration qui court d'un bout à l'autre de l'essai –, il y a bien à partir de Kant une philosophie possible du sujet fini et responsable à la fois, une philosophie de l'homme et de ses droits, dans un monde désenchanté. Contrairement à la formule fameuse des *Frères Karamazov*, même si Dieu n'existe pas, tout n'en est pas pour autant permis...

Lire la suite page VII

KANT AUJOURD'HUI
d'Alain Renaut.
Aubier, coll. « Philosophie »,
512 p., 150 F.

L'ivresse de l'ethnologue

En quête du dinosaure du Congo, Redmond O'Hanlon conte une délirante expédition

O'HANLON AU CONGO
(Congo Journey)
de Redmond O'Hanlon.
Traduit de l'anglais
par Jacques Chabert,
Flammarion, coll. « Gulliver »,
782 p., 150 F.

Des bibliothèques où se cotoient Verne, Kipling et Stevenson, récits d'aventures sous couvertures rouge et or, épopées fantastiques ou odyssees pirates, ont surgi des personnages désormais mythologiques, figures hautes en couleur de boulingueurs obstinés à explorer le cœur des ténèbres. Parmi eux, un natif de Saint-Malo, appartenant à la généalogie des Surcouf, dont Alfred Assollant retraça les exploits « merveilleux mais authentiques » : le capitaine Corcoran, qui, devenu maharajah du pays des Mahrattes, finit par découvrir le fameux Gouroukarantâ, manuscrit vieux de vingt-cinq mille ans avant l'ère chrétienne et sauvé un jour de déluge par un certain Noé, qui naviguait en Arche. Cent trente ans plus tard (la première publication des *Aventures du capitaine Corcoran* chez Hachette date de 1867), la tradition est respectée. Mélange de sa-

vant Cosinus et d'Indiana Jones, l'écrivain-voyageur Redmond O'Hanlon conte l'une de ses délirantes expéditions : la quête acharnée, près du mystérieux lac Télé, du mokélé-mbembé, le dinosaure du Congo.

Attiré par la jungle tropicale et le gag exotique, cet ornithologue oxfordien, membre de la Société royale de géographie, auteur d'un

Jean-Luc Douin

ouvrage sur l'influence du darwinisme sur les écrits de Conrad, disciple de Lewis Carroll et de Samuel Beckett, petit-fils spirituel de Stanley et Livingstone et tonton narquois des Monty Python, a déjà publié en France deux comptes rendus scientífico-burlesques : une plongée picaresque *Au cœur de Bornéo* sur la piste d'un rhinocéros blanc au phallus homérique (un best-seller), et *Help!* (titre original : *In Trouble Again*, c'est-à-dire « Encore une fois dans la merde ! »), exposé loufoque et nostalgique de ses mois de crapahutage dans l'Amazonie vénézuélienne à la poursuite des Indiens Yanomamis (1).

Redmond O'Hanlon ne voyage jamais seul. Il est flanqué cette fois

de Marcellin Agnagna, un guide congolais biologiste, et d'un savant américain, Larry Shaffer, auteur d'une thèse de doctorat sur le comportement prédateur des goélands bruns au détriment des crabes. Compagnons parfois encombrants, le premier, clone de Priape, ne pouvant se passer, dans les contrées les plus inhospitalières, de préservatifs, le second traînant la menace permanente d'accès de sclérose en plaques.

Comme dans une bande dessinée ou dans un film de Spielberg, nos héros avancent en terres hostiles. O'Hanlon n'a pas son pareil pour recenser tout ce que la création a engendré de nuisances animales, mouches tsé-tsé, cafards de la taille de musaraignes dégringolant des lits, abeilles s'insinuant sous les aisselles, cobra des forêts et vipère du Gabon, crocodiles friands de doigts de pied, léopards nocturnes, moustiques, larves des rivières rendant aveugles, gorilles amoureux. Inventaire des terreurs auquel il faut ajouter les fièvres tropicales, le palu, le pian qui se transmet d'une blessure à l'autre par les pattes des mouches, le virus Ebola qui déclenche des hémorragies par les yeux, le nez, la bouche, l'anus,

avant de transformer les corps en pâte visqueuse. Et les cauchemars d'essence humaine, braconniers du Soudan en quête d'éléphants, hélicoptères zairois, bureaucrates marxistes-léninistes, effarants Pygmées.

Brossé comme une virée extravagante, une escapade de lurons, une pochade ethnologique, le voyage au Congo de Redmond O'Hanlon est un trip, une descente aux enfers jubilatoire, une expérience de défoncé au pays des esprits, des animaux-spectres et des sorciers. Le martèlement du tam-tam y scande un plaisir masochiste à sentir monter en soi la peur irrationnelle de l'indigène, de l'inconnu, du venin impalpable, des âmes errantes. Rhinocéros, Indiens ou dinosaures sont chez lui ce qu'Alfred Hitchcock appelait des « MacGuffin » : des fausses pistes, un prétexte à rêverie, un carburant pour faire galoper l'action. Ce qu'il traque, c'est un idéal de récit de voyage surréaliste, avec oryctérope hurlant, pangolin à petites écailles tricuspidées, écureuil volant, daman des arbres : les animaux interdits d'un bestiaire attaché au monde des fantômes.

(1) Les deux ouvrages sont publiés chez Payot.

ANTOINE
VOLODINE

NUIT BLANCHE
EN BALKHYRIE

roman



GALLIMARD

LA TUNIQUE D'INFAMIE
de Michel del Castillo.
Fayard, 348 p., 130 F

La foi doit être persuadée, non imposée », répétait, en latin, Bernard de Clairvaux. Mais, allez donc convaincre de cela les politiques, de quelque foi qu'ils se réclament. Ils rêvent d'ordre – qu'ils nomment aussi la paix. L'ordre idéal est celui de l'uniformité : un prince, un parti, une religion, une race, une pensée.

Née au XIII^e siècle, lors du concile de Toulouse, au moment de la forte extension des hérésies cathare et albigeoise, l'Inquisition fut, à l'origine, une invention de l'Eglise destinée à freiner les excès unificateurs des princes et des populations en leur imposant un cadre légal. Pour tenter d'éviter les massacres et les pogroms, on organisa des procès, on expulsa, on tortura, on brûla, selon la loi, au nom de l'Evangile ; sans éteindre vraiment le zèle des massacreurs, qui pouvaient se justifier d'alléger ainsi le travail des tribunaux. Mettre la loi sur la folie ne fait que rendre la loi folle.

Curieusement cette inquisition médiévale et française, pourtant fort efficace, a laissé moins de traces dans la mémoire collective que l'Inquisition espagnole (1). Peut-être parce que celle-ci fut plus tardive et plus durable – instituée en 1480, elle ne fut abolie qu'en 1820 –, sans doute parce qu'elle sut s'entourer d'une sombre mise en scène baroque et morbide qui frappait durablement les imaginations.

Sans doute aussi parce que cette inquisition moderne fait figure de monstre historique : c'est à la fois un anachronisme, la survivance d'un fanatisme médiéval en plein essor de la Renaissance humaniste et une préfiguration : celle de l'Etat totalitaire moderne, de la police des pensées, de la rage froide et administrative dirigée contre les minorités, contre les différences. Elle est d'avant-hier, d'hier ; on la devine de demain.

Sans doute est-ce cette image d'un Etat et d'une foi marchant la main dans la main pour extirper le plus petit germe de la plus petite dissidence qui nous effraie et nous fascine aujourd'hui, comme un fantôme qui peut à tout instant se rematérialiser. Dans l'introduction à son indispensable étude sur l'Inquisition espagnole, Bartolomé Bennassar signale qu'en 1963 la bibliographie de l'Inquisition comptait 1 950 titres ; trente ans plus tard, on en répertoriait plus de 7 000 (2). Cette accélération de la production inquisitoriale a un sens qu'il est aisé de lire.

Faut-il y faire entrer le dernier roman de Michel del Castillo ? Oui, bien sûr, si l'on considère que l'écrivain se sert dans ce livre de l'Inquisition, comme il s'est servi, dans le précédent, de Dostoïevski : pour interroger le mal contemporain, pour établir des filiations de l'horreur et de la souffrance. Son roman, sans absoudre pour autant le système inquisitorial, ne cesse de ramener notre sensibilité rétrospective à de justes proportions : nous avons, depuis, fait beaucoup mieux dans le fanatisme glacé et dans le crime imperturbable que ces prélats de la terreur à qui il arrivait même, par instants, de douter. Del Castillo sonde, au

Le notaire du secret



Michel del Castillo a choisi de se mettre face à son frère le plus ennemi : Manrique, redoutable inquisiteur, image du fanatisme tranquille. En posture d'accusé, ce serviteur de l'Eglise et de l'Etat à la dialectique affûtée a tôt fait d'ébranler le romancier. De mettre à mal ses certitudes et de révéler cette part d'inquisiteur qui sommeille en nous

plus profond, en lui-même, pour découvrir le gène inquisition qui empoisonne toujours notre sang, cette incurable et cruelle nostalgie de l'Un, bien plus vivace que l'amour.

Mais *La Tunique d'infamie* n'est pas un roman historique sur un inquisiteur, pas davantage la description sang et or, toujours complaisante, d'une Espagne des bûchers et des tortionnaires en proie à l'hystérie nationale-religieuse, traquant le juif converti sous le chrétien dévot, le musulman sous le morisque, la sorcière sous la femme, l'hérétique sous le lettré. Comme tous les romans de Michel del Castillo, celui-ci creuse, par l'écriture, le mystère d'une histoire singulière – qui suis-je ? – de telle façon qu'elle se mêle à l'histoire plurielle de ses lecteurs : que l'improbable « je » devienne enfin, dans le travail de deuil de la littérature, un « nous ».

Dans cette recherche de soi inséparable de la perte – « je suis mort, répète l'écrivain, seule l'écriture me donne l'illusion de vivre », Dostoïevski représentait la figure d'identification la plus proche : il était « mon frère l'idiot », celui dont il est possible de partager

l'humanité, la souffrance, le désordre et même les faiblesses et les lâchetés. Manrique, l'inquisiteur, appartient au pôle opposé, à la répulsion, à cette part d'Espagne que del Castillo porte en lui comme une tare haïssable. Dialoguer avec ce qui vous est contraire, le laisser pénétrer en vous en l'imaginant, en faire un frère ennemi mais frère quand même, suppose davantage que de la lucidité : à force de vouloir comprendre son personnage, del Castillo prend le risque de l'aimer.

D'où la tension, admirable et insupportable, qui, à la fois, meut ce livre et l'immobilise comme le ferait une crampe. Manrique – Michel del Castillo a repris le nom d'un inquisiteur célèbre mais qui vécut un demi-siècle avant son personnage, à l'époque de Charles Quint – est l'image même du fanatisme tranquille. Il ne cherche ni les plaisirs, ni l'argent, ni même le pouvoir. Il n'est animé ni par la haine ni par un quelconque ressentiment. Il aime la vérité, il pourchasse ceux qui croient pouvoir ruser avec elle ; en premier lieu les *conversos*, les juifs convertis de force, dont chacun soupçonne qu'ils ne sont pas, qu'ils ne seront jamais – question de sang, plutôt que de foi – de vrais chrétiens.

Un *converso* est pire qu'un juif, c'est une grimace de chrétien : un faux-monnaieur, disait Thomas d'Aquin. Manrique n'éprouve aucun plaisir à la chasse ni d'ailleurs à la vie. Il est le serviteur de Dieu et de l'Etat, qui se confondent. Il applique la loi, méticuleusement, modérément, justement. Il n'entend pas les cris, il n' imagine pas les corps torturés. Il attend l'aveu, le dossier que l'on boucle comme un devoir bien fait : « Combien de hauts fonctionnaires ont plaidé la même cause ? », demande del Castillo.

Manrique est un adversaire redoutable ; sa dialectique est affûtée, sa moralité irréprochable, son art de la question consommé. Placé par l'auteur en posture d'accusé, il a tôt fait de retourner la situation à son avantage et de mettre les certitudes de l'écrivain – les nôtres – à la torture. Par une belle et étrange dérive,

sans cesse justifiée par une construction impeccable, l'écrivain et sa créature échangent leurs rôles. Manrique devient l'auteur d'une fiction dont l'écrivain occupe la position du personnage. L'un est le roman de l'autre, la projection imaginaire d'une partie de sa réalité. Ils se toisent, ils s'évaluent, ils se comprennent, ils se méprisent, se exprimant ici tout à la fois la réflexion et la réciprocité. « Est-ce sa douleur qui m'opresse ou la mienne que je lui reflète ? », se demande le romancier.

Jeu littéraire, entrelacs d'art, à coup sûr, et d'un dessin puissant, mais dont les motifs ne nous apparaîtraient qu'ornementaux n'était la sincérité à l'œuvre, à chaque mot, à chaque réplique. La parole de l'inquisiteur démolit, une à une, les lignes de défense du romancier, ses ficelles d'écrivain, sa rhétorique d'homme de lettres, ces pièces d'identité qu'il se fabrique depuis quarante ans.

Manrique, à la fin du livre, découvre ce qu'il s'est toujours caché et que sa foi ne pouvait admettre : il est juif, comme le sont, quand ils ne sont maures, la plupart des habitants de la région où il est né. « Son moi se désagrège sous ses yeux. De ce qu'il croyait être, rien ou presque ne subsiste. Que reste-t-il d'une vie menée dans le mensonge et dans l'aveuglement ? » La même question se pose pour le romancier.

Depuis qu'il a choisi d'écrire dans la langue française, depuis son premier livre, Michel del Castillo s'est construit contre une certaine idée de l'Espagne. On se souvient des premières pages du *Crime des pères* : « Je n'aime pas l'Espagne, je déteste les Espagnols. (...) Le pays où j'ai vu le jour déborde d'une haine immémoriale, qui traverse les familles et les générations. Depuis toujours, chacun déteste tous les autres, lesquels exècrent le monde entier. »

Dans *La Tunique d'infamie* encore, le romancier s'en prend à « la vertigineuse continuité d'un récit unique, depuis Philippe II jusqu'à Franco. La même indifférence hautaine, une identité impassibilité, une mélancolie similaire (...) une éternité hallucinatoire. » Mais échappe-t-il lui-même à l'hallucination ? D'où vient cette étrange et inguérissable croyance aux liens du sang qui continue à l'habiter quand tout, dans son histoire, aurait dû l'effacer ? Pourquoi l'ombre effrayante de Manrique l'inquisiteur l'a-t-elle poursuivi pendant trente ans, si ce n'est qu'elle était enkystée dans sa mémoire depuis toujours ? « J'ai fait ta mémoire ancestrale, dit Manrique à l'auteur, j'ai semé cette inquiétude en toi. Tu me tiens pour une de tes créatures, tu prétends faire de moi l'un de tes personnages, alors que je t'ai, moi, non pas écrit, mais inscrit en lettres de feu. »

Rien n'est plus espagnol en effet que ce roman français. Rien, dans nos lettres, qui exprime avec une force telle l'abandon orgueilleux au destin.

(1) Voir, pourtant, les trois volumes, admirables, même si leur information est un peu vieillie, de l'historien américain Henri-Charles Léa, *Histoire de l'Inquisition au Moyen Age* (1887), traduits et réédités en France en 1986 par les éditions Jérôme Millon.

(2) Bartolomé Bennassar, *L'Inquisition espagnole, XV^e-XIX^e siècle*, Hachette-Pluriel, 1994.

Cher vieux !

Correspondance entre deux jeunes gens dont l'un va devenir Georges Perec, ce que l'autre sait déjà

CHER, TRÈS CHER, ADMIRABLE ET CHARMANT AMI...

Correspondance de Georges Perec et Jacques Lederer.
Flammarion, 611 p., 145 F.

Jacques Lederer et Georges Perec, même histoire, même lycée, mêmes goûts (le jazz), mêmes couleurs (le cinéma), même flambée de littérature, même après-guerre, même dépression, beuveries ensemble, sensations en miroir. Ils s'écrivent interminablement, tous les jours. Perec dit : « *Cher vieux !* », Jacques Lederer : « *Cher, très cher, admirable et charmant ami...* » L'un est sec, nerveux. L'autre fait des phrases. Celui qui fait des phrases ne deviendra pas écrivain. Encore qu'il ait publié un recueil de nouvelles estimables, *Mordre le couteau* (Flammarion), dont deux textes évoquent Perec de façon vive.

Leurs deux cent vingt lettres couvrent cinq ans, 1956-1961. C'est une anthropologie piquante. Ce n'est certainement pas la vie de tous, ni les goûts moyens du temps. Ce sont les passions de deux garçons qui s'extraient, baillaient, font de la figuration plutôt épisodique à la Sorbonne, descendant au Blue Note et au Caméléon (curiosité archi-minoritaire), ne lisent pas les livres à la mode, vivent fort comme on parle fort. Tous les types qui ont vingt ans en 1956 ne deviennent pas Georges Perec, il s'en faut. Déjà peu à devenir Lederer.

Leurs sorbonnes, ce sont des troquets, des boîtes de jazz, le Harry's Bar de la rue Daunou, le Cinéac-Montparnasse et le Texas de la rue de la Gaîté, les flippers à 20 centimes la partie (le prix ne bouge pas jusqu'en 68), et la psychanalyse à 20 francs. Miles et Nadeau pour passeurs. Plus les épreuves. Lederer est steward à bord des Vickers Viscount qui vont en Afrique, Perec saute en para-

chute. La guerre d'Algérie approche. Lederer manifeste à Paris, Perec fait le troufion à Pau. Début 58, ils lisent *La Question*, d'Henri Alleg. Ce serait un effet d'optique que d'en faire un signe des « jeunes » (lesquels étaient souvent apathiques comme des veaux marins) : « *Toute l'après-midi, soleil éclatant – vers midi j'écoute "Jazz en liberté" (Duke, Barney, Chico Hamilton, Al Levitt, Miles, Milt) – près d'un haut-parleur. C'est un mal de tête fou.* »

Lederer est incorporé à son tour. Leur échange est tricoté de calembours, de petites vanes, de brouilles, d'histoires de filles, et d'un incalculable nombre de titres, de livres, de films, de projets et de morceaux de jazz. Sur fond d'agressivité, de trivialité et de souci d'être drôle. En fait, c'est à la générosité désarmée de Lederer que l'on doit cette publication. Son correspondant ne le ménage pas : « *Ton style, pour autant que j'ai pu en juger, et malgré la couleuvre que tu mourais d'envie de me faire avaler, est souple comme mon cul (ainsi que le dirait ma très chère sœur). Ça ronronne comme un basson, et ça s'essouffle encore plus vite.* » Ils lisent *Jazz-Hot*, *Jazz-Magazine*, *Le Monde*, *Arts*, *Ciné 60*. Joyce, Freud et Kafka tiennent la corde. Ils ne parlent que des livres et des lettres, ne lisent pas les livres à la mode, vivent fort comme on parle fort. Tous les types qui ont vingt ans en 1956 ne deviennent pas Georges Perec, il s'en faut. Déjà peu à devenir Lederer.

Leurs sorbonnes, ce sont des troquets, des boîtes de jazz, le Harry's Bar de la rue Daunou, le Cinéac-Montparnasse et le Texas de la rue de la Gaîté, les flippers à 20 centimes la partie (le prix ne bouge pas jusqu'en 68), et la psychanalyse à 20 francs. Miles et Nadeau pour passeurs. Plus les épreuves. Lederer est steward à bord des Vickers Viscount qui vont en Afrique, Perec saute en para-

Francis Marmande

★ Signalons également *Perec/rinations*, visite guidée de Paris par mots croisés et devinettes ludiques (Zulma, 96 p., 49 F).

Perec au regard de la psychanalyse

Alors que Claude Burgelin, à travers « La Vie Mode d'emploi », étudie les rapports ambivalents de l'écrivain avec la figure de l'analyste, Ali Magoudi interprète le sens du lipogramme de « La Disparition »

LES PARTIES DE DOMINOS CHEZ MONSIEUR LEFÈVRE
Perec avec Freud
Perec contre Freud
de Claude Burgelin.
Ed. Circé, 251 p., 140 F.

LA LETTRE FANTÔME
d'Ali Magoudi.
Ed. de Minuit, 109 p., 73 F.

On devait déjà à Claude Burgelin une introduction à l'œuvre de Georges Perec, l'un des meilleurs titres de la collection « Classiques du XX^e siècle », au Seuil, paru en 1988. Sous un titre énigmatique, c'est à nouveau l'œuvre entière de Perec que Burgelin convoque pour éclairer le rapport ambivalent que l'écrivain entretient avec la figure de l'analyste dans *La Vie Mode d'emploi*. Ainsi *Les Parties de dominos chez Monsieur Lefèvre* – on pense à des jeux périlleux dans quelque cabinet épiscopal – s'éclaire rapidement d'une indiscretion sur J.-B. Pontalis, troisième analyste de Perec et... l'un des héritiers de la biscuiterie Lefèvre-Utile, le petit-beurre LU. L'essayiste glisse cette galette dans son jeu d'herméneute, après avoir repéré dans *La Vie Mode d'emploi* l'encryptage par Perec du nom de son analyste au civil, Lefèvre-Pontalis, sous des figures burlesques et inquiétantes. « *Shakespeare, Kafka, Freud, Pontalis et Perec déboulaient en même temps* », jubile-t-il. Hamlet et ses rapports morbides avec sa mère, le fantôme du père, le chambellan Polonius transpercé d'un coup de lame, Kafka pour le dressage paternel, Freud à travers un Lefèvre diminué (« Pompon ») mais sadique (dresseur de singes), et Perec en cobaye de test psychologique.

Sur cet arrière-plan psychanalytique enfantin, le couple Gaspard Winckler/Bartlebooth incarne la relation analytique telle que Perec la fantasme après son analyse avec

Pontalis. Le nom de Winckler était déjà celui de l'alter ego de Perec dans le livre autobiographique *W ou le souvenir d'enfance*, écrit en cours d'analyse. Aucun abus, donc, à voir le personnage de Gaspard Winckler de *La Vie Mode d'emploi* en représentant de l'auteur dans le roman. Winckler, artiste-artisan, est chargé par Bartlebooth, bourgeois fortuné et maniaque, de coller ses fades aquarelles sur du bois, de les découper en puzzles que Bartlebooth reconstitue pour en décoller l'image et ensuite la détruire. « *Aucune trace, ainsi, ne resterait de*



B. PLOSSU

Georges Perec

Georges Perec était orphelin de père et de mère.

Sa mère a disparu à Auschwitz. Il a suivi trois cures de psychanalyse au cours de sa vie. L'une, adolescent, avec Françoise Dolto, l'autre, assez brève, jeune homme, avec Michel de M'Uzan, la dernière, de plus de quatre ans, avec J.-B. Pontalis, dans les années 70. Pontalis a évoqué dans des publications le cas de Perec, sans le nommer, bien sûr, mais, la première fois, durant la cure, et cela contre les règles admises de la psychanalyse.

elle opération qui aurait, pendant cinquante ans, entièrement mobilisé son auteur. » Cette relation étrange dans sa logique absurde métaphoriserait la relation analytique, régie par un contrat qui scande le temps et le monnaie, un temps où, pour finir, rien ne sera advenu. Comme dans l'analyse où les paroles s'envolent, les nœuds se défont et le temps passe sans que rien ne se passe, sinon l'exécution d'un programme, les embûches tendues par un analysant méfiant à un analyste morose ne donnant l'occasion que d'« instants privilégiés, enivrants et éphémères ». L'analyste paraît alors un bourgeois médiocre, indifférent, quasi nihiliste, convaincu de l'inanité de l'art et des artistes, le regard fixe, épris de la mort et du néant. Quant à l'analysant-artiste, il ruse pour se dérober à l'emprise de l'analyste, déjouer le contrat en feignant d'y

obéir, rester caché en souhaitant être découvert. Cependant, chaque puzzle proposé par Winckler à Bartlebooth est aussi une aventure unique qui relance son désir, prévoit son échec mais permet de la renouveler. Pour finir, après la mort de Winckler (la fin de l'analyse), Bartlebooth meurt sans achever le quatre cent trente-neuvième puzzle, tenant entre ses doigts la dernière pièce, un W.

L'analysant prendrait donc une revanche sur l'analyste, « *foudroyé par la lettre qui tue* », et le roman serait le récit de l'échec d'une analyse, la mise en échec d'un ana-

lyste. Burgelin ne s'arrête pas à cette conclusion, il connaît trop les méandres, les ambivalences, les renversements de sens et d'affects qui se jouent dans un parcours analytique. Mais il n'y a guère de doute que Perec ait gardé, au moment d'écrire *La Vie Mode d'emploi*, des sentiments mitigés à l'égard de Pontalis. Celui-ci a évoqué encore son cas, après la mort de Perec, dans un beau texte repris dans son livre *L'Amour des commencements*, où il met au jour la chambre secrète de la pyramide construite par Perec autour de son manque essentiel : « *La mère de Pierre avait disparu dans une chambre à gaz. Sous toutes ces chambres vides qu'il ne finissait pas de remplir, il y avait cette chambre-là. (...) Un jour, c'était quand déjà ? Pierre et moi avons réussi à trouver des mots qui ne soient pas des restes, des mots qui, par miracle, allèrent à*

leur destinataire inconnu. » Burgelin montre que l'analyse, parce qu'elle était empreinte de conflits et de violence cachée, a eu pour Perec un effet de libération, tout en le laissant persuadé de la supériorité essentielle de l'artiste sur l'analyste. Perec avec Freud, Perec contre Freud, c'est en effet d'une partie d'échecs qu'il s'agit. L'ambition de Perec dans *La Vie Mode d'emploi* est de représenter le psychisme humain et tout ce qui l'empêche par un immeuble parisien et des instantanés narrants la vie de ses habitants. « *Entreprise aussi folle et grandiose que celle de Boulevard et Péouchet* », commente Burgelin. « *L'essentiel de l'œuvre de Perec se présente comme un immense message crypté* », ajoute-t-il. Critique sagace, il comprend que celui qui prétendrait la déchiffrer d'une formule la tuerait, et se tuerait du même coup comme critique. L'essai de Burgelin, enquête passionnante, frémissante, troublée et troublante, est dénuée de dogmatisme.

C'est moins le cas de l'ouvrage, bref, dense, autoritaire, du psychanalyste Ali Magoudi, *La Lettre fantôme*, qui explore le sens dérobé du lipogramme de *La Disparition* : cet évanouissement de la lettre « e ». Cette disparition symboliserait pour Ali Magoudi, beaucoup plus que la disparition de la mère : celle de la Loi dans la folie nazie, qui a poussé jusqu'au bout la dissolution du pouvoir politique entraînée par la religion chrétienne, laquelle serait fondée sur une « énigme incestueuse » où le Sauveteur s'engendre lui-même, ce qui serait le fantasme profond de Perec aussi, obsédé par l'absence de la Loi. Cette « lacune » fonde le tragique propre de l'homme moderne. La Shoah serait alors le thème constant, et toujours éludé dans sa vérité, de l'œuvre peregquienne.

Michel Contat

De la vie avant toute chose

Aux côtés d'une fillette et de sa baby-sitter, Catherine Vigourt nous entraîne dans un singulier voyage où se mêlent tension et émotion

LA VIE DE PRÉFÉRENCE
de Catherine Vigourt.
Flammarion, 256 p., 98 F.

Prendre, en toutes circonstances, le parti de la vie. Refuser de s'abandonner au malheur, au pathos, à la mort. Décider, une fois pour toutes, de ne pas consentir aux stéréotypes sociaux qui entraînent vers tous les renoncements. C'est probablement ainsi que Catherine Vigourt essaie d'être. Elle n'en fait pas état, mais sa littérature le montre, tout particulièrement son troisième livre, qui annonce la couleur dès le titre : *La Vie de préférence*. Elle, c'est une femme brune, la quarantaine énergique. Une personne réservée, délicate, en même temps qu'accueillante et pleine d'humour. Elle aime rire, elle apprécie les nourritures goûteuses – « qui ne sont plus à la mode aujourd'hui où l'on a perdu le sens de la saveur » – et les bons vins. En 1990, elle publie un premier roman, *Ariana* (Presses de la Renaissance). On y découvre son talent – le sens de la phrase, du rythme –, mais le livre sent encore son exercice d'agrégée de lettres qui décide de « faire de la littérature ». Peu importe, le deuxième roman est déjà en route.

Mais rien ne se passe comme prévu : un accident dont il est difficile de se remettre, un éditeur avec lequel on ne s'entend plus, un manuscrit qu'on juge soi-même mauvais et qu'on laisse dans un tiroir... Voilà une vie d'écrivain bien compromise. Heureusement Catherine Vigourt n'est pas du genre à s'incliner devant les difficultés et, quelques années plus tard, elle recommence le parcours du combattant, en envoyant un texte ici et là, dans l'espoir d'une réponse favorable d'un éditeur. Elle a pris le risque maximal, car son manuscrit est un recueil de nouvelles. *Pense à Tolstoï* est pourtant publié, en 1996, chez Flammarion. C'est un petit précis de simplicité, de sobriété,

que quelques lecteurs attentifs remarquent. Vigourt est une valeur à surveiller.

Elle revient ce printemps avec un roman qui ne dément pas les promesses des nouvelles. La phrase est toujours impeccable. En outre, Catherine Vigourt a voulu montrer qu'elle maîtrisait une construction romanesque complexe. Elle y est si bien parvenue qu'il est difficile de dire en quelques mots ce qu'est *La Vie de préférence*.

L'histoire d'un « détournement de majeur », comme elle le dit ? Certainement. C'est le centre du récit. La rencontre de Julie – une fillette de sept ans quasi mutique, éfrayée par le monde extérieur, accablée par la névrose de sa mère – et de Sacha, une jeune femme



G. RONDEAU

Extrait.

« Mon Dieu, se dit Sacha, si vous recommencez un jour, faites que la vie soit une piscine. Côté grand bain de préférence. C'est là qu'elle plongerait à l'infini, pour cette sensation-là. Cette sensation qui mille fois reproduite ne se répéterait pas. (...) Cette fois, devant soi, une bombe passe à la verticale. Une bombe silencieuse dans une nuée de bulles, un petit corps qui s'est ramassé dans ses bras et qui avant le fond s'ouvre comme une fleur. Qui devient une petite fille qui nage, avec des ciseaux encore courts, quelque chose de la grenouille perdue dans des pétales. »

fantasque qui a quitté un homme et un pays en guerre (l'ex-Yougoslavie peut-être) pour se retrouver femme de ménage dans un cabinet juridique parisien, avant de se laisser convaincre par le beau-père de Julie, Me Champion-Devret, de veiller sur la petite fille.

Julie et Sacha, parties en Provence pour quelques jours, avec la bénédiction – et la voiture – de la famille, vont, au retour, s'attarder en chemin, pour découvrir, au gré d'un singulier itinéraire (donné par les cartes postales envoyées à Julie par le fils de Champion-Devret, que Sacha et elle aiment particulièrement), plusieurs régions de France. Aux yeux de la mère de Julie, cela s'appelle une fugue, et cela mérite

répression. Ce bref résumé ne dit malheureusement pas l'intérêt et la beauté de ce roman, qui ne tient pas dans les péripéties de cette aventure, mais dans la manière de Catherine Vigourt. Dans les moments de tension, elle supprime volontiers la ponctuation, pour accélérer le rythme de son texte. Les descriptions, au contraire, sont apaisées par le point-virgule. « Ici », du côté d'Apt, de Manosque ou de Forcalquier, « on se retrouve en montagne sans s'en rendre compte, même les vallées en contrebas sont suspendues ; dans le détour des pentes quelques villages résistent au vent et de loin se confondent à la pierre dès que le jour descend ; alors le froid tombe avec lui, et avec eux le sentiment de notre importance ».

Il faut la suivre dans les imperceptibles bifurcations du récit, pour voir se mettre en place, de précisions en détours, subtilement, la joyeuse invention de la vie. Pour comprendre la violence des relations entre les personnes, la tendresse aussi, la jalousie, les humeurs. La mère, angoissée, insupportable et touchante pourtant. Le beau-père, Champion-Devret, qui a « toujours confondu la dureté et l'intelligence » (ce qui en fait un mâle très « normal »). Son fils Etienne, qui est, avec Sacha, le symbole même de la liberté et du projet de ce roman, annoncé d'emblée : la vie, de préférence.

Josyane Savigneau

Une femme absente

A l'occasion de l'enterrement d'un ami, un homme revisite le mystère de son ancienne épouse

LA CLEF
de Frank Lanot.
Stock, 238 p., 110 F.

In'est pas si courant de tomber sur un roman qui honore la règle de l'envoûtement immédiat, une première phrase qui vous cueille d'emblée, distillant une dose nécessaire d'infime suspense. Celle qui ouvre *La Clef* est magique, mine de rien. « Il ferma la porte derrière lui : il était chez elle. » Geste banal, banalement décrit en apparence, mais qui démontre un art littéraire discret, stimule la curiosité naturelle du lecteur lambda, toujours à l'affût d'une histoire d'amour, d'un crime, d'un secret caché derrière une

porte. Avant même de dire qui est « il » et qui est « elle », Frank Lanot expédie comme un uppercut une tragique information en même temps qu'un troisième personnage : « Pierre est mort. » Il s'agira donc bel et bien d'une enquête, l'auteur laissant filer sa mémoire pour évoquer d'abord le disparu. Mais au fil des pages, c'est d'une autre absence irrémédiable qu'il sera question : l'absence de Béatrice, dont le narrateur (Antoine) est divorcé. Il a la clef de son appartement, mais ne trouvera jamais la clef du personnage : trop étrangère.

ERREUR DE DISTRIBUTION ?

Antoine et Béatrice se sont pourtant beaucoup aimés. Comme dans la première phrase d'*Aurélien*, d'Aragon, nous apprendrons très vite que la première fois qu'Antoine vit Béatrice « elle ne lui plut pas du tout ». Pierre, à côté du couple, avait joué le rôle de l'ami commun, puis de l'ange gardien. C'était un homme impénétrable, arborant un éternel sourire détaché, mi-complice mi-caustique, fascinant par sa dextérité à lire Lacan dans le texte, parler de Barthes sans gêne et expliquer Foucault avec maestria.

Antoine n'est pas doué pour la communication. Lorsque Béatrice lui demande comment il trouve sa voiture neuve, il répond « bleue ». Béatrice, de son côté, linguiste chevronnée, met « tout son art à éviter les mots pleins, les paroles qui auraient du sens ». Elle enveloppe leurs retrouvailles de silence et de banalités. Béatrice lit Annie Ernaux, Simone de Beauvoir et Philippe Sollers, Pierre savait réciter du Philip Roth et du Bianciotti, Antoine n'a jamais entendu parler de Gramsci et connaît par cœur la composition de l'équipe de foot de l'A. S. Saint-Etienne des ori-

gines à nos jours : peut-être y eut-il dans le trio une erreur de distribution. Baignée de regrets, teintée de jalousies, cette évocation d'un mariage raté ressemble à un simulacre.

Derrière l'apparent fatalisme d'Antoine, sa pudeur, son ironie, sa façon de se décrire en sage velléitaire, il se pourrait que se camoufle une version post-existentialiste de l'amour fou, un délire bunuelien. « Antoine n'attendait pas Béatrice. Pourquoi l'attendre ? Il venait de la retrouver. Il était chez elle. Elle lui offrait le meilleur d'elle-même : son image partout déployée dans l'espace, son parfum, les traces visibles et palpables de sa vie immédiate. Il avait décanté Béatrice dans sa quintessence ultime : le rêve matérialisé de sa Béatrice. »

Et bientôt, surréalisme oblige, mais sans abandonner ses petites phrases courtes, alertes, simples, élégantes, sensibles, urgentes, c'est dans un remake naturaliste du *Vertigo* d'Hitchcock que Frank Lanot fait basculer le récit. Antoine rencontre Elsa. Nouvelle idylle, avec l'ombre de Béatrice en rêve. Puis une femme brune habillée de noir, fantôme. Interrogation jamais comblée.

Jean-Luc Douin

MICHEL HOUELLEBECQ
à
Compagnie
le jeudi 3 avril
à partir de 18 h

58, rue des Écoles, Paris 5^e
Tél. 01 43 26 45 36

BARICCO



ALESSANDRO
BARICCO
SOIE
ROMAN

ALBIN MICHEL

“Une heure d'enchantement.”
PIERRE LÉPAPE, LE MONDE

“Enigmatique et fulgurant.”
RENAUD MATIGNON, LE FIGARO

“La force poétique du haïku, la grâce désespérée de la fugue et la sereine sensualité du roman.
Une merveille.”
MICHÈLE GAZIER, TÉLÉRAMA

“Attention chef-d'œuvre.”
CHRISTINE ARNOTHY, LE PARISIEN

“Désespéré comme Céline, lucide comme Conrad, inventif et riche comme Calvino.”
OLIVIER LE NAIRE, L'EXPRESS

“Beau comme la rencontre de Kafka et du Douanier Rousseau.”
FRÉDÉRIC VITOUX, LE NOUVEL OBSERVATEUR

“Une perfection.”
JEAN-BAPTISTE HARANG, LIBÉRATION

“Un récit brûlant, impalpable, aussi net et précis qu'un morceau d'Erik Satie.”
ERIC NEUHOFF, MADAME FIGARO

A L B I N M I C H E L

14^e FÊTE DU LIVRE
livre à Limoges
4-5-6 AVRIL 1997
PLACE DE LA RÉPUBLIQUE

TEL. 05 55 45 64 62

Dracula, cent ans et toutes ses dents

Mythe ou reflet d'une réalité historique bien précise ? Un siècle après la parution du roman de Bram Stoker, le dernier « Cahier de l'Herne » fait le point sur les vampires

DRACULA, DE LA MORT À LA VIE

Cahier dirigé par Charles Grivel. Ed. de l'Herne, 255 p., 300 F.

Qu'est donc la terrifiante créature nocturne enveloppée d'une houppe sombre, visage blême et canines-poignards ? Séducteur, violeur ou stryge ? Femme, homme ou métaphore suprême de l'horreur ? Où se situe politiquement le vampire, à droite ou à gauche ? S'affirme-t-il hétéro, homo ou plutôt bisexuel ? Incarne-t-il un mythe millénaire ou s'agit-il de l'illustration fantasmagorique d'une réalité historique plus récente ? Après avoir inspiré les arts et les lettres, la publicité et le cinéma, voilà Dracula devenu l'une des principales attractions touristiques (et source de devises fortes) de son étonnante Roumanie. Crise économique oblige !

A l'occasion de l'anniversaire du comte Dracula, ressuscité il y a tout juste un siècle par le roman faussement victorien de Bram Stoker (1), voilà notre immortel du piémont des Carpates et des brumes de la capitale anglaise revenu, pour hanter les vitrines des libraires sous la forme d'un cahier à la couverture noire, illustré d'images qui font délicieusement frémir. L'ouvrage, paru sous la direction de Charles Grivel, professeur de lettres à Mannheim, en Allemagne, rassemble commentaires, analyses et mises au point, une bibliographie bien fournie et des textes rares sur les vampires, le vampirisme et ses retombées.

Voltaire a été l'un des premiers à démythifier la légende du revenant soigneusement entretenue par le Révérend Père dom Augustin Calmet, « prêtre bénédictin de la congrégation de Saint-Vanne (...), abbé de Sénones, abbaye de

100 000 livres de rente, voisine de deux autres abbayes du même revenu (...) ». Toujours aussi féroce, l'auteur de *Candide* continue : « On n'entendait point parler de vampires à Londres ni même à Paris. J'avoue que dans ces deux villes il y eut des agioteurs, des traitants, des gens d'affaires, qui sucèrent en plein jour le sang du peuple, mais ils n'étaient point morts, quoique corrompus. Ces suceurs véritables ne demeuraient pas dans des cimetières, mais dans des palais fort agréables. » Si le mythe du mort vivant vient de loin, c'est à partir du début du XVIII^e siècle qu'il est endémique en Europe.

Depuis qu'un paysan hongrois suspecté de vampirisme a été convaincu de la mort de plusieurs personnes (1725) jusqu'aux écrits de Byron, Polidori, Hoffmann et Nodier un siècle plus tard (sans oublier Mary Shelley et Colin de Plancy), la légende s'est manifestée comme une réaction romantique, ténébreuse, à l'époque qui succède aux Lumières et à la Révolution française. Le vampire figure-t-il pour autant le reflet d'une pensée obscurantiste, rétrograde ? Rien n'est moins sûr ! En effet, lorsqu'en 1897 paraît à Londres le *Dracula* de Bram Stoker (Irlandais, protestant, citoyen et époux exemplaire), un moralisme rigoureux règne en Angleterre. Bram Stoker, comme l'explique Jean Marigny (2), souhaitait écrire un récit qui conforterait l'idéologie victorienne : le bien l'emporterait sur le mal, la sagesse imposerait de ne pas se poser trop de questions, la décence triompherait de la confusion des sentiments.

Stoker, tout en croyant respecter la convention, couronnée par un *happy end* et le trépas définitif du monstre, est quand même trahi par son texte qui ne cesse de la transgresser. En effet, l'attraction sexuelle qu'exerce



Gravure de Satty illustrant le fac-similé de l'édition originale du « Dracula » de Bram Stoker (1897)

Dracula, seigneur-saigneur de Transylvanie, fascine le lecteur davantage que la bienséance ne le permet. La vertu n'est pas toujours récompensée. La science positiviste du XIX^e siècle se trouve mise à mal, tout comme le puritanisme ambiant. Bien que n'atteignant pas la démesure sadienne, le roman de Stoker – avec ses ouvertures érotiques et les failles de certains protagonistes – affirme néanmoins le déclin des tabous et le début

d'une liberté d'expression que véhicule le subversif et charismatique sieur Dracula. Pourtant, le romancier, qui avait suivi les cours d'Arminius Vambéry – spécialiste au nom prédestiné de l'histoire des Balkans – s'était inspiré d'un peu sympathique personnage, le prince valaque Vlad III, surnommé l'Empaleur, dont la cruauté et l'intelligence diaboliques en occultaient le charisme éventuel. En 1891, lorsque naît Vlad III, le futur Dracula, la

Valachie, l'une des principautés danubiennes peuplée de Roumains, était convoitée aussi bien par le Grand Turc que par le roi de Hongrie, qui régnait alors dans la Transylvanie voisine.

Tantôt tributaire du premier, tantôt assujéti au second, le prince rebelle jouait, quand il ne leur faisait pas la guerre, le musulman contre le catholique – et inversement –, afin de préserver l'indépendance de sa principauté chrétienne-orthodoxe (3). Hélas, tyran et sanguinaire, Vlad « purifiait » le pays et trucidait aussi bien ses amis que ses adversaires. Beau parleur, sophiste, il avait un plaisir : persuader la victime, gueux ou noble, infidèle ou chrétien, innocent ou malfait, de sa culpabilité. Puis lui faire subir la torture du pal qui transperçait son corps. Les prisonniers qu'il capturait connaissaient le même sort.

A l'âge de quarante-cinq ans, lorsqu'il fut décapité par les Turcs, Vlad laissait derrière lui un pays exsangue et d'innombrables charniers. C'est lui qui prête son visage au comte Dracula dont le palais supposé, soigneusement restauré au creux d'une vallée des Carpates, procure des frissons aux touristes ainsi qu'aux nostalgiques d'un régime politique pur et dur.

Un siècle après la parution du roman de Bram Stoker, le vampire, grand voyageur, trait d'union entre la ténébreuse Europe orientale et l'Occident raisonnable, s'est modernisé sous l'œil des caméras. Effrayant chez Dreyer et Murnau, dispensateur de mortels plaisirs avec Vadim, drôle avec Polanski, c'est dans le film de Coppola que Dracula se rapproche le plus de l'œuvre du romancier irlandais et des montages qui l'ont vu naître. Le spectre prometteur d'immortalité, et aussi de plaisir,

hante les salles de cinéma, surgit au milieu de la nuit du petit écran, sans doute bientôt se promènera-t-il aussi sur Internet, afin de répondre aux usagers en quête de sensations fortes et d'éternité.

Une interrogation cependant demeure : quel lien entre le supplice du pal infligé par Vlad III-Dracula à ses sujets, épisode macabre de l'Histoire roumaine, et l'immortalité attribuée aux vampires de tous les pays ? Léon Bloy, que Charles Grivel cite dans son introduction, fournit l'esquisse d'une réponse. « Le supplice du pal a toujours frappé les Occidentaux (...). La profonde idée de ce genre de châtement, plus auguste qu'on ne le suppose, c'est qu'il faut que l'homme endure debout et qu'il meurt de bas en haut, manière de restitution pénale de l'originelle attitude contemplative. » *Fermement attaché à l'instrument de son supplice et inmanquablement renvoyé à l'extase, celui qui meurt ne sera pas détruit. Dont acte !* » Immortel et ambivalent vampire.

Edgar Reichmann

(1) *Dracula*, paru en France dans la traduction de Lucienne Molitor. Dernières éditions Marabout (1987), J'ai Lu (1992).

(2) Auteur d'une *Histoire anglosaxonne des vampires* (Didier Erudition, 1985) et de *Sang pour sang. Le réveil du vampire* (Gallimard, collection « Découvertes », 1993), Jean Marigny a dirigé un *Dracula* dans la collection « Figures mythiques » (éd. Autrement, 168 p., 89 F, à paraître le 8 avril 1997).

(3) Signalons à ce sujet l'excellent ouvrage de Cliver Leatherdale, *Dracula, du mythe au réel*, traduit de l'anglais et préfacé par Jacques Finné (Éditions Dervy, 1996) ainsi que celui de Matei Cazacu, *L'Histoire du prince Dracula en Europe centrale et orientale* (Éditions Droz, Genève, 1996, deuxième édition).

Gamoneda et les ravages de la lumière

PIERRES GRAVÉES d'Antonio Gamoneda. Traduit de l'espagnol et préfacé par Jacques Ancet, éd. Lettres vives, 82 p., 100 F.

LIVRE DU FROID d'Antonio Gamoneda. Traduit de l'espagnol (bilingue) par Jean-Yves Bériou et Martine Joulia, éd. Antoine Soriano (68, rue Brancion, 75015 Paris) 150 p., 150 F.

La traduction de deux des plus importants recueils d'Antonio Gamoneda (né en 1931 à Oviedo en Espagne, vivant à León), la préface de Jacques Ancet à *Pierres gravées*, devraient contribuer à rendre enfin visible, dans notre pays, le nom et l'œuvre de ce poète à la voix solitaire et forte. Les vers de Gamoneda se distribuent selon un subtil équilibre entre des images libres, expressives, qui pourraient faire songer au surréalisme (mais avec un grand souci du sens), et une interrogation existentielle qui fait place et droit au mystère. Interrogation âpre et hautaine, à l'écart de toute lamentation ou apitoiement, courant à travers les images qui en sont le véhicule ; mystère dont l'opacité dissimule de singuliers éclats – nous ne sommes pas ici dans le dévoilement « poétique » de la philosophie : « *Après avoir assisté à l'exécution des alouettes tu es descendu encore jusqu'à trouver ton visage partagé entre l'eau et la profondeur. / Tu t'es incliné sur ta propre beauté et de tes doigts agiles tu caresses la peau du mensonge.* »

« *Il est une herbe dont on ignore le nom ; telle a été ma vie. / Je reviens chez moi à travers de l'hiver : oubli et lumière sur les linges humides. Les miroirs sont vides et, dans les assiettes, la solitude est aveuglante. / Ah la pureté des couteaux abandonnés.* »

P. K.

Le monde selon Quoyale

Annie Proulx montre que l'amour peut « exister sans souffrance, ni chagrin ». Sans convaincre

NŒUDS ET DÉNOUEMENTS d'Annie Proulx. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Anne Damour, Rivages, 395 p., 135 F.

Le héros de *Nœuds et dénouements* s'appelle Quoyale, il fait partie d'une longue lignée d'anti-héros américains, bons géants au cerveau légèrement embrumé, qui portent en eux l'antidote aux dures lois du marché, car ils sont l'envers du cauchemar américain. Quoyale s'appelle Quoyale, à cause de sa famille de Terre-Neuviens, habitants de Cap Quoyale, mais surtout à cause du *Grand Livre des nœuds* de Clifford W. Ashley, une bible de marins. Un quoyale est un cordage en spirale posé sur le pont et sur lequel on a le droit de marcher.

Cela symbolise d'ailleurs notre personnage, défini par son auteur comme « une énorme miche de pain ramollie », qui ne sait même pas nager, a pris dès l'enfance l'habitude des insultes et des humiliations, et se console en ingurgitant des quantités énormes de nourriture, surtout des patates au beurre et du lard, mais aussi, quand l'occasion se présente, de la compote de pommes dorée, des *calmarburgers*, de la tourte au homard, ou bien un kilo de crevettes directement jetées dans l'huile et l'ail. Résultat prévisible, il est couvert de pustules, et débordant de chagrin et d'amour déçu.

Quand nous faisons la connaissance de Quoyale, il a un copain journaliste qui ne tarde pas à le plaquer, il rencontre la fatale Petal Bear, pull rose et œil humide, qui l'élit comme victime, l'épouse, lui donne un mois de bonheur trépidant, et six années de torture méthodique. Là-dessus elle meurt dans un accident de voiture. Elle a bien tenté auparavant de vendre leurs deux petites filles à un pédophile, mais Dieu en a décidé autre-

ment, et Quoyale, légèrement traumatisé, décide de partir avec sa tante et les enfants à Terre-Neuve, où il sera journaliste à l'*Eider Caneneur*, publication locale au titre attrayant.

Le journalisme est d'ailleurs l'un des sujets centraux du roman d'Annie Proulx. Le journalisme comme indicateur des possibilités d'adaptation du héros. Saura-t-il apprendre les lois de la presse ? Progressivement, il devient un exceptionnel chroniqueur des mouvements de navires à Patte-de-Grappin, le reporter excellent des naufrages des environs de Port-Crachine.

Le dernier et plus important sujet du roman, ce sont les deux fillettes de Quoyale. Il leur raconte des histoires pour chasser le chien blanc imaginaire qui effraie Bunny. Il leur construit un tas de trucs, il est patient et il est bon. Il est le genre de père à qui on peut dire qu'on ne veut pas manger d'abricots « parce qu'ils ressemblent à de tout petits derrière de fée. »

Et tout cela fait un ensemble impeccable dans sa construction, et farfelu dans son déroulement, bourré de données concrètes sur la vie à Terre-Neuve et de trouvailles verbales, efficace et agréable à lire. Un roman optimiste dont la dernière phrase dit : « *Et il se peut parfois qu'un amour existe sans chagrin ni souffrance.* » Pour quoi pas. Mais la démonstration, car c'en est une, n'est pas convaincante. On ne peut s'empêcher de trouver tout cela terriblement fabriqué. Fabriqué le style télégraphique des phrases nominales, et l'abus de participes présents.

Annie Proulx, dont le premier roman est paru alors qu'elle avait déjà cinquante ans, et qui a obtenu pour *Nœuds et dénouements* le prix Pulitzer, le National Book Award, et un grand succès public est pourtant quelqu'un de grand talent.

Geneviève Brisac

Ce que veulent les petits garçons

Classique de la littérature homosexuelle, le roman de James Baldwin trace avec finesse le portrait d'un refoulé

LA CHAMBRE DE GIOVANNI (*Giovanni's Room*) de James Baldwin. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Elisabeth Guinsbourg Rivages, 210 p., 110 F.

Il y a quarante ans paraissait à la Table Ronde une première traduction de ce classique de la littérature homosexuelle, sous le titre *Giovanni, mon ami*. Qu'est-ce qu'un classique de la littérature homosexuelle ? C'est un roman dont les protagonistes expriment librement leur amour pour un partenaire du même sexe et parfois le réalisent. James Baldwin avait trente-deux ans. Il vivait à Paris. Il publierait six ans plus tard son chef-d'œuvre, *Un autre pays* (1). 1956. On peut imaginer le paysage social et moral, aux Etats-Unis et en Europe. On peut évaluer le courage et la liberté de ce jeune écrivain noir, qui avait déjà fort à faire avec d'autres problèmes, politiques et raciaux.

Si, dans un *Un autre pays*, il n'hésite pas, plus tard, à cumuler les crises, en exposant de front les drames interraciaux et ceux, plus personnels, liés aux choix sexuels, il se limite ici à tenter de comprendre la psychologie d'un homme qui perçoit en lui-même son attirance sexuelle pour les hommes et ne veut pas l'admettre. Il ment aux autres, parce qu'il se ment à lui-même.

Psychologue subtil, James Baldwin décide d'adopter le point de vue subjectif du faux hétérosexuel. Il s'identifie à David, le jeune Américain, amoureux de Giovanni, mais refusant de reconnaître que cet amour, dont il s'estime seulement l'objet plus ou moins violent, c'est lui qui le vit avec le plus d'intensité. Extraordinaire portrait d'un refoulé, la *Chambre de Giovanni* peut, d'une certaine manière, être lu dans la lignée de romans américains hantés par le puritanisme et l'hypocrisie. Dans *Comme un frère, comme*

un *amant*, Georges-Michel Sarotte (2) avait montré ce qui liait ce type de roman à de grands précédents, il est vrai, beaucoup moins explicites, de Henry James (dont une expression, dans une lettre enflammée adressée au sculpteur Hendrik Andersen inspire le titre de l'essai) à Herman Melville.

Mais, c'est son originalité, Baldwin se détourne de l'allusion et des brumes troublantes, dans un souci d'effet poétique ou dans l'idée que le style implicite permettait de mieux rendre compte de l'indicible du désir. Baldwin va droit au but. Sans doute se sent-il libéré, comme James pour d'autres raisons, en situant l'action en Europe. Son jeune Américain, David, vit en France « *ce qu'il n'ose pas vivre chez lui* ».

Il est étonnant de penser que la France des années 50 ait pu paraître à un Américain une terre de liberté sexuelle. C'est l'occasion, pour l'écrivain, de décrire un Paris interlope, de bars nocturnes à gigolos, et une province tout aussi trouble, avec ses hôtels borgnes où les marins ne dédaignent pas de passer une nuit ou deux en compagnie d'amis de passage généreux.

LA VÉRITÉ DU DESIR

Même si Baldwin décrit avec précision et cruauté ce monde qui avant lui fut dépeint par Francis Carco et Jean Rhys, ce n'est pas là son objectif. Ce qu'il vise concerne la vérité intime du désir, de l'amour, des rapports humains. David profite d'un voyage en Espagne de son amie Hella, avec qui il avait une liaison durable et avec qui il envisage de se marier, pour accepter la passion de Giovanni, un barman italien. Ce n'est pas la première fois qu'il doit s'avouer son attrait pour un homme. Il a eu, dans son adolescence, une relation sexuelle avec Joey : « *Je ne pouvais parler à personne de ce qui m'était arrivé – je ne pouvais même pas l'admettre moi-même –, cependant, alors que je n'y pensais jamais, l'événement demeu-*

rait malgré tout au fond de mon esprit, aussi immobile et aussi horrible qu'un cadavre en décomposition. »

Quand il rencontre Giovanni, il est accompagné par un vieil ami qui assume mieux que lui ses pulsions et lui dit, avec bon sens : « *Aime-le et laisse-le t'aimer. Tu crois qu'il y a autre chose qui compte sur terre ?* » Mais, si David finit par s'abandonner à sa passion et par partager, éphémèrement, cette fameuse « *chambre de Giovanni* » qui va symboliser cette part intime de lui qu'il refuse, il a la conviction d'avoir commis un crime et il sera poursuivi par une constante culpabilité. Giovanni lui lance brutalement : « *Si tes compatriotes pensent que l'intimité est un crime, tant pis pour ton pays.* »

En abandonnant Giovanni, David croit se « *trouver* », alors qu'il se détruit. Incapable d'aimer non seulement un autre homme, mais un autre être humain, David va ressembler à tous ces êtres qu'il observe et qui, croyant aimer, construisent leur solitude. « *Qu'est-ce que tu caches tout le temps ?* lui demande Giovanni. *Tu crois que je ne savais pas que, quand tu me faisais l'amour, tu ne faisais l'amour à personne ? – personne ! Ou à tout le monde... mais certainement pas à moi.* »

Hella, la femme alibi, n'échappe pas à l'humiliation quand elle comprend que son mari vit ailleurs qu'avec elle ses passions. Elle conclut avec résignation : « *Il y a une différence entre les petits garçons et les petites filles, comme ils disent dans les livres. Les petites filles veulent les petits garçons. Mais les petits garçons... ! Je ne saurais plus jamais, de ma vie, ce que veulent les petits garçons. Et maintenant, je sais qu'ils ne me le diront jamais. Je ne crois pas qu'ils sachent comment le dire.* »

René de Ceccatty

(1) Folio, n° 2644.

(2) Flammarion, 1976.

Le vertige et le silence

Sept nouvelles parfaites de Fleur Jaeggy,
écrivain suisse de langue italienne

LA PEUR DU CIEL
(La Paura del cielo)
de Fleur Jaeggy.
Traduit de l'italien
par Jean-Paul Manganaro,
Gallimard, coll. « Du monde
entier », 112 p., 85 F.

L'art de la nouvelle consiste à faire entrer un monde entier dans les limites d'une narration étroite – sans le forcer ni se forcer. Des qualités de vivacité et d'exactitude, un regard acéré sachant choisir parmi les détails qui importent en même temps qu'embrasser un vaste champ, sont requis. Lorsque cet art atteint, comme c'est le cas chez la Suissesse de langue italienne Fleur Jaeggy, une sorte de perfection, le monde est là, précis comme dans un dessin d'architecture, rendu comme par miracle selon toutes ses dimensions, visibles et invisibles.

Un paysage surgit alors de l'agencement de quelques mots : « Le village n'a pas de nom. Il y a l'église, entourée par les morts, une dizaine de maisons, les granges et la maison en ruine des jumeaux Schübbeli. » Les personnes qui habitent les nouvelles de Fleur Jaeggy, qui vivent, passent ou meurent, n'ont besoin que de quelques traits pour exister. Evoqués, elles sont là avec leur épaisseur, leur trouble sans nom, l'inconscience vertigineuse qui tisse leurs rapports, fomentent souterrainement leur détresse et leur haine : « Kurt et Verena Kuster fêteront leurs noces d'or. Les voisins disent que c'est beau de fêter les noces d'or (...). On sentait le reproche dans le séjour silencieux, il montait de la terre et il s'étalait comme une brume pourrie en enveloppant les gros meubles imposants. Eux deux, comme d'un bas-fond, surplombaient ces humeurs, les méchants génies, en silence. »

Il y a quelque chose d'un peu froid, comme détaché, dans le regard de Fleur Jaeggy. Son style, la

construction un peu funambulesque de ses histoires – le lecteur devra considérer avec une grande attention les premières lignes de chaque nouvelle – profitent de ce qui est bien plus et mieux qu'une habileté.

L'auteur n'éprouve pas la pitié comme un miel trop sucré, ne distribue pas de gâteries du haut de son savoir ou de son art. Elle ne manifeste aucune condescendance à l'égard des pauvres et des malchanceux, des couples désolés, des fous et des vieilles filles qui forment sa petite société. Si « surplomb » il y a, c'est à partir du « bas-fond ». Lisant Fleur Jaeggy on se prend à songer au Suédois Torgny Lindgren – pour l'univers protestant –, ou encore à la grande Flannery O'Connor. Une Flannery qui n'aurait pas pour la soutenir et la guider cette colonne faisant monter le rire et la compassion jusqu'au ciel. Absence qui, dans les nouvelles de Fleur Jaeggy, rend les choses et les êtres encore un peu plus insidieusement désespérés.

Les sept nouvelles qui forment ce court recueil sont des modèles de concentration de la matière narrative. La phrase ne fléchit jamais, taillée d'une main assurée. Parfois, elle perd son verbe, s'impatientie et va à sa conclusion en brûlant toutes les étapes. Dans l'une des nouvelles, la plus belle peut-être, « Une femme », qui condense une vie entière, et même celle de plusieurs générations, l'auteur intervient sous le masque du narrateur, se qualifiant lui-même d'« intrus ». Le terme est assez juste. Fleur Jaeggy entre comme par effraction dans la vie de ses personnages, intervient au nœud de leur vie, au moment où cette vie bascule, se perd.

Patrick Kéchichian

★ Un très beau roman de Fleur Jaeggy a été publié, *Les Années bienheureuses du châtement* (Gallimard, 1992).

livraisons

LITTÉRATURE FRANÇAISE

● **NOIR ANIMAL OU LA MENACE**, de Yann Queffélec

« Vas-y Charlie, t'es pas si petit. » Charlie a douze petits printemps, alignés dans l'univers oppressif d'un orphelinat. Un jour, la famille Bougran débarque, l'adopte. La liberté ? L'amour ? Il n'en est pas question. Parce que, chez les Bougran, c'est le fils, Eric, qui mène la danse. Il est skin, nazi, raciste, nettoyeur en chef de tout ce qui est un peu trop coloré dans la banlieue parisienne, à Néry. Charlie, lui, il est noir, et avec cette famille « providentielle » il a gagné la mutité à perpétuelle, sous peine de se retrouver ligoté sur les rails pour le passage du Paris-Bordeaux. Alors Charlie, il « brode », il invente des histoires pour ses rêves à lui, mais aussi pour les autres, afin de ne pas dire les mots que personne ne veut entendre. Ce bref roman, version revue et augmentée d'une nouvelle intitulée « La Menace », parue hors commerce en 1994 pour les lecteurs de France Loisirs, et la même année en Pocket, attaque de plein fouet les arguments frustes et simples d'un discours tragiquement actuel. Yann Queffélec renoue ici avec un de ces thèmes favoris : la peinture psychologique d'un adolescent claustré dans son monde, rejeté pour cause de différence (Bartillat, 138 p., 100 F.). Sy. J.

● **LA POUSSIÈRE DU MONDE**, de Jacques Lacarrière

Petit à petit, Yunus Emrè trace son chemin, gravant la terre. Le sillon qu'il inscrit dans le sol aride des steppes est l'insigne de sa démarche : tout en introspection, harmonie du corps et de la nature. Derviche errant, poète de l'Anatolie du XIII^e siècle, mystique soufi, son histoire se confond avec les aspirations de son « biographe », Jacques Lacarrière. Parce que, justement, lui aussi est un nomade. Mais s'il puise dans la philosophie de Yunus Emrè pour atteindre « l'Immense », il analyse aussi les secrets des civilisations conquérantes, celles surtout des Mongols. Jacques Lacarrière joue avec l'ambivalence de son écriture : tour à tour poésie fleurie et sensuelle, expression d'un vrai conteur, puis longues phrases sur les invasions mongoles, comme aspirées par le rythme de leurs galops, où l'auteur mêle de petites remarques personnelles, donnant à ses réflexions une dimension intemporelle. Légende, conte ou travail d'historien ? Le texte perd son caractère référentiel pour devenir une méditation sur la science de la vie et la connaissance de soi, de l'autre, de l'immense et de l'infime... « Est-ce l'Infime qui imite l'Immense ou l'Immense qui imite et agrandit l'Infime ? » (Nil éditions, 186 p., 120 F.). Sy. J.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

● **ÉTÉ INDIEN**, de William Dean Howells

A Florence à la fin du siècle dernier, un homme d'une quarantaine d'années, riche et bien portant, retrouve une amie d'enfance qui y réside avec sa petite fille et une jeune demoiselle. Notre homme mal remis d'une histoire d'amour aime la compagnie des femmes et les fêtes légères, même s'il professe une fausse modestie de vieux monsieur qu'il n'est pas. Des relations sentimentales se tissent entre ces trois personnages féminins (d'âges différents) et le héros. Il se passe des choses étranges, des aventures cruelles, des rencontres réjouissantes. Les personnages principaux échangent des propos justes, pénétrants, étonnants, interrompus par-ci par-là d'incohérences qui finissent par donner au livre un charme inexplicable (traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Patrice Repousseau, préface de John Updike, Mercure de France, coll. « Bibliothèque américaine », 378 p., 160 F.). M. Si.

espèce relique, à l'un des culs-de-sac de l'évolution. C'est du moins ce que pense l'un des anthropologues du muséum, auteur d'une hypothèse combinant la théorie du chaos et celle de l'évolution darwinienne, et qui voit en lui l'illustration de ce qu'il appelle l'effet Callisto, du nom d'une nymphe à la métamorphose brutale. L'intérêt du roman vient de ce que l'affrontement à huis clos dans le musée ne se fait pas contre une créature surnaturelle et inintelligible, mais contre une espèce aberrante que les scientifiques décryptent peu à peu et contre laquelle ils finissent par trouver une stratégie. En décentrant leur intrigue du fantastique vers le roman de conjecture rationnelle, les auteurs ont rendu le suspense infiniment plus efficace, sans rien altérer de la charge horrifique. Le résultat est des plus convaincants. (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Jean Colonna, Robert Laffont, coll. « Best-sellers », 452 p., 139 F.)

● **MARS ATTACKS !**, de Karen R. Jones

Il est rare de disposer, à propos du tournage d'un film, d'un ouvrage équivalant à celui de Karen R. Jones, qui suit toutes les étapes de sa création depuis son insolite source d'inspiration – les « trading cards » de la Topps Chewing Gum Company – jusqu'à la réalisation de certaines de ses séquences-clés, en passant par la revue de détail de toutes les techniques d'effets spéciaux utilisées, notamment l'image de synthèse 3D. Le livre est abondamment illustré, mais pas seulement avec des photogrammes du film ou du tournage : il comprend de nombreuses reproductions de dessins préparatoires, d'extraits du *story board*, de maquettes. Pour l'œuvre d'un réalisateur comme Tim Burton, venu de l'animation et qui attache une grande importance à l'aspect « graphique » de ses films, c'est un parti pris nécessaire. Ce l'est d'autant plus ici qu'il s'agit d'un film de S-F, et que le travail de conception réalisé autour des Martiens et de la civilisation martienne – pour relever d'une imagerie bien établie – n'en est pas moins essentiel et remarquable. On regrettera toutefois qu'un aussi bel album n'ait pas bénéficié d'une traduction plus soignée et qu'en particulier on ne se soit pas donné la peine de rechercher les titres français des films mentionnés dans le texte... (Traduit de l'anglais – Etats-Unis – par Catherine Pontecorvo, éd. Dreamland, 176 p., 160 F.)

● **SHOCK ROCK**, anthologie de Jeff Gelb

Jeff Gelb est un spécialiste de la compilation d'anthologies originales de nouvelles d'horreur, et tout particulièrement de nouvelles érotiques d'horreur. J'ai lu « Epouvante » a publié les versions françaises de deux de ces dernières sous le titre *Histoires de sexe et de sang* ; les deux volumes ne brillaient pas par la qualité des textes sélectionnés, bien au contraire. *Shock Rock*, qui regroupe des textes d'horreur traitant du thème générique du rock, ne vaut guère mieux. Les nouvelles réunies ici ne se distinguent ni par la qualité de l'écriture, ni par l'originalité de l'approche, ni par l'ingéniosité des intrigues et des chutes. Elles donnent une impression d'uniformité, et de l'univers du rock une vision assez convenue et étriquée. Elles ne se montrent guère inventives dans leur manière de mettre l'horreur en jeu, et l'exploitent le plus souvent de manière primaire. L'ensemble paraît aussi répétitif et pesant qu'un concert de hard. Deux textes, seuls, émergent de la débâcle : ceux de F. Paul Wilson et de Richard Christian Matheson. Rien d'étonnant, ce sont les meilleurs du lot ! (Traduit de l'anglais – Etats-Unis –, collectif, Rivages « Effroi », 328 p., 129 F.)

science-fiction

Par Jacques Baudou

Dick ressuscité

REQUIEM POUR PHILIP K. DICK

de Michael Bishop.
Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Paul Villon,
Denoël, coll. « Présences », 514 p., 160 F.

S'il est un écrivain de science-fiction américain qui jouit d'une réputation d'auteur culte, entretenue par une chapelle zélée et agissante d'admirateurs, c'est bien Philip K. Dick. Aussi n'est-il pas étonnant qu'il devienne à son tour le héros d'une fiction empruntant à son œuvre quelques-uns de ses thèmes les plus caractéristiques. Au début du roman de Michael Bishop, Philippe K. Dick meurt d'une attaque dans son appartement californien, comme cela lui est arrivé en réalité. Mais l'auteur nous avertit tout de suite ; cet an 1982 n'est peut-être pas celui de la plupart des livres d'histoire. Nous découvrirons d'ailleurs rapidement que le Dick du roman n'est pas du tout l'auteur de S-F que nous connaissons, mais un auteur de littérature générale apprécié pour « sa critique mordante des valeurs de la bourgeoisie américaine », bref l'auteur que le vrai Philip K. Dick avait tenté d'être à un moment et qu'il aurait peut-être pu être si sa carrière littéraire avait penché d'un côté plutôt que d'un autre... Tout comme *Le Maître du haut château*, *Requiem pour Philip K. Dick* est une uchronie. Le destin littéraire de Dick n'est pas le seul à avoir bifurqué ; le cours de l'Histoire aussi. En faisant bombarder les digues du Nord-Vietnam, le président Nixon a gagné la guerre en Asie du Sud-Est, s'est fait réélire à plusieurs reprises à une très forte majorité après s'être débarrassé de ses adversaires en les faisant emprisonner sous l'inculpation d'activités anti-américaines et a radicalement transformé son pays. Les Etats-Unis sont devenus, sous sa gouverne, un Etat policier, où les déplacements sont sévèrement réglementés et où il ne fait pas bon penser autrement que la majorité silencieuse... De cette Amérique républicaine, Michael Bishop trace un portrait féroce qui fait froid dans le dos. D'autant qu'à l'image des tyrans de l'Antiquité, « Richard I^{er} », comme l'appellent ses détracteurs, sombre dans une folie paranoïaque.

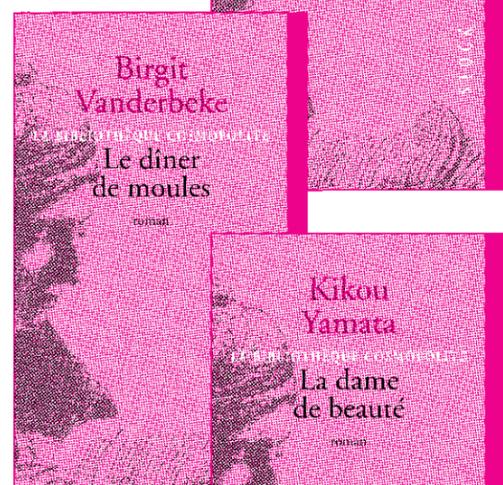
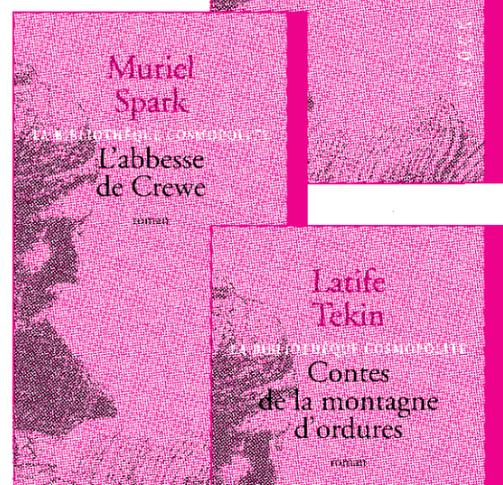
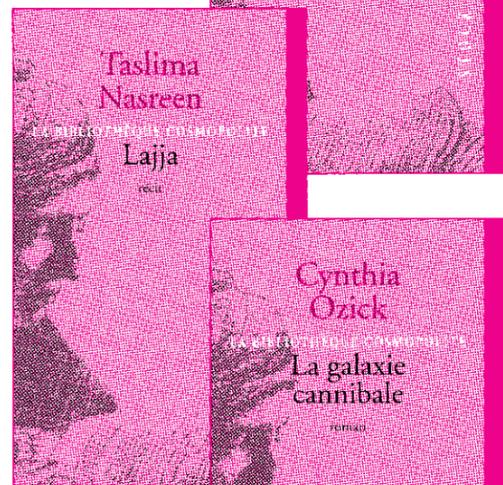
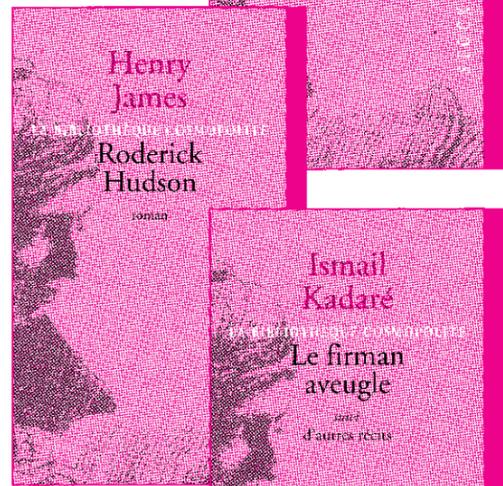
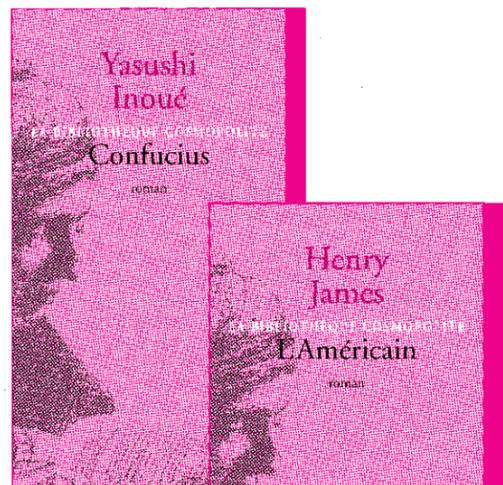
Et c'est là que Dick intervient, ou plutôt le fantôme de Dick, très actif, qui visite les psychothérapeutes, transmigre dans le corps d'un palefrenier noir et nain, fait des incursions dans la base lunaire de Von Braunville et rassemble des disciples afin de provoquer un « changement de réalité », un écoulement différent de l'Histoire.

Le dernier chapitre proclame leur victoire : les personnages se retrouvent dans un univers parallèle où Dick s'emploie aussitôt « à modifier soigneusement les caractéristiques fondamentales de l'univers » par la grâce de l'écriture. Michael Bishop réussit ici une belle démonstration : même mort, Dick est toujours vivant.

● **SUPERSTITION**, de Douglas Preston of Lincoln Child

La sortie récente du film *Relic*, qui en est l'adaptation, a redonné quelque actualité à cet excellent roman d'horreur, passé trop inaperçu à sa parution il y a quelques mois, sans doute en raison d'un titre français médiocre et qui n'a pas grand-chose à voir avec le thème traité effectivement. Bien sûr, il y est question d'une exposition sur la superstition, censée drainer le grand public vers le musée d'histoire naturelle de New York et dont l'inauguration va constituer l'un des moments-clés de l'intrigue. Mais le titre original, *Relique*, est infiniment plus révélateur : le monstre qui tue et dépèce ses victimes pour dévorer leur hypothalamus dans l'enceinte du musée appartient à une

NOUVEAUTÉS 1997



Un recueil de nouvelles japonaises offert, pour l'achat de 3 titres de la collection

Chaque ouvrage 50F

STOCK • LA BIBLIOTHÈQUE COSMOPOLITE

SPECTACLES
Réservez vos places de concerts, spectacles, théâtres, expositions... sur Minitel
3615 LEMONDE

ECONOMIE

● par Philippe Simonnot

La martingale Cahen

SPÉCULER AVEC L'ANALYSE TECHNIQUE DYNAMIQUE

de Philippe Cahen.
Ed. Economica, 226 p., 185 F.

Leussiez-vous cru ? La Bourse est une école de morale. Et même de morale Grand Siècle. C'est du moins ce qui apparaît d'abord dans le livre de Philippe Cahen, expert financier et inventeur d'une nouvelle « martingale » dénommée « analyse technique dynamique ». En effet, les premières pages de son livre sont semées de conseils qui n'auraient pas déplu à l'auteur de *Cinna* : « *En combattant ses passions, il est possible d'améliorer sensiblement ses performances.* » Ou : « *Surtout, ce que [ma] méthode vous apporte, c'est apprendre à maîtriser vos passions.* » Mieux encore : « *Il faut combattre ses doutes, son émotion, les pressions de son environnement.* » Puisque l'univers aujourd'hui se gouverne à la Bourse, Corneille aurait pu faire dire à Auguste, après avoir lu ce livre, à la fois indigeste par son jargon et fascinant par son ambition : « *Je suis maître de moi comme de la corbeille !* »

Au moins est-il utile de connaître l'économie pour gagner de l'argent en spéculant ? Pas du tout ! répond Philippe Cahen. Non seulement « *l'étude de l'activité économique n'est pas nécessaire pour anticiper le comportement des marchés financiers* », mais encore « *aucune connaissance d'économie n'est nécessaire pour pratiquer l'analyse technique dynamique* ».

Même si les deux auteurs qui passent pour les plus grands économistes des XIX^e et XX^e siècles, à savoir Ricardo et Keynes, ont été de fameux boursicoteurs, la théorie économique classique, il est vrai, est plutôt insensible aux charmes peu discrets de la Bourse. Elle enseigne en effet que, sur un marché parfait – et la Bourse est très proche de cet idéal –, toutes les informations disponibles sur le passé, le présent et l'avenir sont inscrites à chaque instant dans les cours de Bourse. Dès lors, même les plus grands professionnels du marché seraient incapables de battre le marché ou, comme le disait joliment Keynes, de « *battre le pistolet* » du starter. A chaque minute, un spéculateur aurait autant de chances de gagner que de perdre. Autrement dit, on ne peut gagner qu'en trichant – par exemple en disposant d'informations privilégiées, ce qui constitue le délit d'initié.

Comme ses collègues « chartistes » du monde entier et autres analystes de graphiques, Philippe Cahen pense exactement le contraire. On peut honnêtement gagner de l'argent à la Bourse, et si l'on suit sa méthode on peut même quasiment gagner à tous les coups. Le raisonnement se déroule en trois temps.

Sous le vocable d'« analyse technique dynamique », Philippe Cahen ne propose rien de moins qu'une méthode pour spéculer « gagnant » en Bourse

Premier temps : la reconnaissance de la nature du marché. Cette nature est « fractale » – ce qui veut dire que le marché obéit à la même loi quelle que soit sa dimension et quelle que soit l'unité de temps prise en considération : quelques minutes, la journée, une ou plusieurs semaines. Cette loi qui s'impose à tous les opérateurs n'est autre que la recherche permanente du profit maximal. Il est terminé, le capitalisme de papa, qui consistait à pérenniser un capital et à le faire

fructifier ! Les années 1990 ont vu apparaître, avec les fameux *hedge funds* à la George Soros, un « sous-système » d'importance rapidement croissante, dont l'objectif est de maximiser en permanence les profits. A cette révolution dans les esprits s'est ajoutée la révolution informatique qui a raccourci le temps de la spéculation. Pour Philippe Cahen, il n'est pas aujourd'hui nécessaire de garder une position spéculative très longtemps, car l'accroissement du gain n'est pas fonction du temps, mais de la manière dont est perçu le changement en cours. Cela expliquerait pourquoi les volumes de transactions financières se sont tellement gonflés ces dernières années, jusqu'à atteindre 1 500 milliards de dollars par jour, soit, au bas mot, cent fois la valeur des transactions commerciales.

Deuxième temps : le fait que les opérateurs obéissent à la même loi partout et en tout temps invite à la récollection des comportements passés. Plus longue est la série statistique dont on dispose, « plus la probabilité de rencontrer une situation similaire à la situation actuelle augmente ». Ici, Cahen nous dit de nous méfier, car certaines séries historiques sont peu fiables. « *Il ne faut pas se fier à l'origine de l'émetteur des bases de données, prévient-il, car certains d'entre eux, et non des moindres, ne se gênent pas pour diffuser des bases de données complètement erronées.* »

Troisième temps : le travail sur le passé. A l'aide de quatre indicateurs aux noms bizarres – du moins pour le profane – qu'il n'est pas question de discuter ici, Philippe Cahen a constitué un modèle analytique qui, affirme-t-il, permet de prévoir les mouvements des différents marchés sur des périodes comprises entre quelques minutes et plusieurs semaines. Même les célèbres mais mystérieuses « bulles financières » et leur éclatement deviendraient calculables. Tel croisement de courbe est un premier signal de prise de profit. Telle autre forme indique qu'en tout état de cause il faut donner un ordre de prise de profit. Telle autre encore annonce un mouvement plus violent. Lire dans le marc de café ne donnerait pas plus d'assurance.

« *Pour gagner*, écrit Cahen, *il n'est pas nécessaire d'acheter au plus bas et de vendre au plus haut, mais il suffit d'acheter près du plus bas et de vendre près du plus haut.* » Encore faut-il pouvoir identifier le plus bas et le plus haut. C'est précisément ce que vise la méthode en aidant à reconnaître, dans ce qui se passe sur le marché, l'une des quatre – quatre seulement – formes possibles : changement de tendance forte ou faible, reprise technique forte ou faible, afin d'agir en conséquence.

Au contraire des analyses concurrentes qui seraient statistiques, et qui ne correspondraient plus à la réalité d'un marché de plus en plus mouvant, l'analyse de notre auteur se veut dynamique. Elle serait comme un zoom qui permet de « *voir exactement ce que l'on cherche, tout en connaissant son environnement* ».

Et si tout le monde adoptait la « martingale Cahen », est-ce que cela ne nuirait pas à son efficacité ? Son inventeur a répondu par avance à cette objection. La méthode reste valable, assure-t-il, « *quel que soit le nombre d'opérateurs qui l'utilise* ». Tout au plus admettrait-il sans doute que l'accroissement du nombre de ses disciples pourrait accroître la volatilité des cours, par des effets moutonniers. Mais ce ne serait pas pour lui déplaire. Tant il est vrai que la spéculation a le même ennemi que la marine à voile : le calme plat.

PASSAGE EN REVUE

● « Les Temps modernes »

La controverse est loin d'être éteinte autour du livre de Daniel Goldhagen (*voir « Le Monde des livres » du 17 janvier*), dont les ventes, en France, ont d'ores et déjà dépassé les vingt-cinq mille exemplaires. Tandis qu'une historienne, Ruth Bettina Birn, familière des archives de Ludwigsburg qui rassemble en Allemagne les comptes-rendus des procès de criminels de guerre, conteste l'exploitation que l'historien de Harvard fait de ces documents qui constituent la base de son ouvrage, c'est au tour de la revue de Claude Lanzmann de se lancer dans la bataille provoquée par la parution des *Bourreaux volontaires de Hitler* (Seuil). Pour l'occasion, Raul Hilberg, l'auteur de *La Destruction des juifs d'Europe*, s'exprime pour la première fois par écrit sur le livre de Goldhagen, dont il estime, selon lui à juste titre, que dès la fin 1996, le monde universitaire, à l'inverse des lecteurs profanes, l'a « *rayé de la carte* ». Au milieu de réactions franchement hostiles de Liliane Kandel, Pierre-Yves Gaudard et Claude Lanzmann lui-même, tranche un texte plus équilibré de Pierre Bouretz (n° 592, février-mars, 82 F).

INTERNATIONAL

● par Daniel Vernet

HISTOIRE DE LA RUSSIE

ET DE SON EMPIRE

de Michel Heller.

Traduit du russe
par Anne Coldefy-Faucard,
Plon, 996 p., 198 F.

Michel Heller a eu le temps, à la fin de l'année dernière, de relire les épreuves russes et françaises de son livre, avant d'entrer à l'hôpital et de s'éteindre le 3 janvier, à l'âge de soixante-quinze ans. L'historien et écrivain d'origine russe qui avait émigré en France en 1969, a pu mettre ainsi un point final à son œuvre majeure, une histoire de la Russie, une somme d'érudition et de culture, qui devrait devenir très vite un livre de référence. C'est l'histoire, dit-il, « *de la naissance, de l'essor, de la grandeur et du déclin de l'empire* », d'autant plus difficile à écrire qu'elle a été sans cesse utilisée à des fins politiques. Les héros ont changé, les adversaires sont devenus partenaires et les amis, des ennemis jurés, les événements ont été occultés ou déformés selon les lubies des puissants du moment. Les exemples sont légion et n'ont pas commencé avec le communisme. Au XVIII^e siècle, l'impératrice interdit toute référence à la thèse selon laquelle les fondateurs de la *Rus* auraient été des Normands. En 1937, Sergueï Eisenstein prépare son film sur le tsar Alexandre Nevski qui collabora avec la Horde d'or mongole contre l'Ouest. Pour Staline, l'ennemi principal était alors l'Allemand. Deux ans plus tard, *Alexandre Nevski* est interdit, car entre-temps l'ennemi est devenu allié.

Le travail de mise au jour de cette histoire cachée, déformée, disputée – y compris sur les origines mêmes de la Russie – n'a pas

POLITIQUE

● par Gérard Courtois

LA FRANCE VA-T-ELLE DISPARAÎTRE ?

de Jean-Claude Barreau.

Grasset, 198 p., 115 F.

Si nous étions aux Etats-Unis, Jean-Claude Barreau serait sans doute télévangéliste. Nous sommes en France. Il écrit donc des livres. Un par an, ou peu s'en faut. Chez cet ex-curé éducateur de rue, ex-socialiste conseiller de François Mitterrand à l'Elysée, ex-président de l'Office des migrations internationales, ex-conseiller de Charles Pasqua puis de Jean-Louis Debré au ministère de l'intérieur, la recette est éprouvée : assez de bagout pour attirer l'attention, beaucoup d'idées simples pour ne pas rebuter le chaland, ce qu'il faut de provocation pour se donner des airs d'icône clastique courageux et un zeste de pathos pour faire frémir dans les chaumières.

Tous ces ingrédients sont réunis dans le sermon 1997. Et tout d'abord ce titre-choc : *La France va-t-elle disparaître*? Qu'on ne s'y trompe pas. Il ne s'agit pas d'une banale décadence, mais de poisons plus insidieux qui menacent la vie même de la nation. On entonnerait « *Aux armes, citoyens !* » et l'on ferait sonner le tocsin pour bien moins. Les « *forces de dislocation externes* » qui mettent la patrie en péril portent un nom : l'européisme, cette absurde « *idéologie* » qui entretient l'illusion funeste de construire en Europe un nouvel espace civique sur « *les décombres des cultures historiques* ».

Au prix de la souveraineté du peuple et de la légitimité de l'Etat, rognée d'un côté par les « *provinces* » qui se poussent du col et les « *tribalismes de tout poil* », et d'un autre côté par des directives européennes où la technocratie le dispute à l'oligarchie.

SCIENCES

● par Catherine Vincent

LA SOURIS, LA MOUCHE ET L'HOMME

de François Jacob.

Ed. Odile Jacob, 238 p., 120 F.

François Jacob a l'art de décrire dans le style le plus clair les lois les plus complexes de la biologie. Après *Le Jeu des possibles* (Fayard, 1981), petit essai alerte et brillant sur la diversité du vivant, après *La Statue intérieure* (Odile Jacob, 1987), attachante autobiographie dans laquelle se dévoilaient tour à tour le savant, le patriote engagé et le citoyen du monde, c'est à la connaissance pure qu'il revient aujourd'hui. Avec un talent que lui envieront bien des auteurs, et une fraîcheur d'esprit inaltérée.

Qui oublierait, après avoir refermé ce livre, la formidable image du « *chien moléculaire* » et du « *chien familial* » – le second n'étant qu'un pâle reflet du premier, mais le seul accessible à notre perception ? Les récits que la science nous livre, soulignait Claude Lévi-Strauss, sont aussi éloignés du sens commun que ceux qu'a créés la pensée mythique. Sciences et mythes, ajoute François Jacob, « *jouent des rôles semblables. Ils répondent tous deux à une exigence de l'esprit humain, en lui apportant une représentation du monde et des forces qui le régissent* ».

Et quelles forces ! Dans l'aventure qu'il nous conte ici, c'est une mouche, comme l'indique le titre de l'ouvrage, qui tient la place centrale. De

Au cœur de l'Eurasie

seulement un intérêt académique. « *L'histoire aide parfois à se remémorer l'avenir* », affirme Michel Heller, en soulignant que la Russie de Boris Eltsine affronte des questions souvent apparues dans le passé russe : « *Au seuil du XXI^e siècle, la Russie se cherche une visée nationale. Par deux fois, au cours du XX^e, elle aura perdu son empire. Quelles leçons tirera-t-elle du passé ? Quelle réponse donnera-t-elle au défi de l'Histoire ?* » Ou, pour poser la même question dans les termes de l'historien Klioutchevski au début du XX^e siècle, à propos de Pierre le Grand : « *L'action conjointe du despotisme et de la liberté, des Lumières et de l'esclavage, telle est la quadrature du cercle, l'équation politique que nous tentons de résoudre depuis deux siècles sans y être parvenus à ce jour.* »

Dans son histoire de la Russie, Michel Heller expose bien d'autres « *quadratures du cercle* ». La place manque pour en rendre compte. Deux dominant cependant les interrogations sur le passé et le présent russes : le rapport à l'Asie et à l'Occident, l'essence impériale du pays.

La plupart des historiens russes placent la Russie au cœur de l'Eurasie ; cette situation « *à cheval sur deux continents, réunissant l'Europe et l'Asie, mais ne s'identifiant ni à l'une ni à l'autre, étant à la fois l'une et l'autre* » trace une « *voie particulière* » et lui donne une « *mission* ». Le moine Nestor qui, au début du XII^e siècle, écrivit la *Chronique du temps jadis*, première histoire écrite de la vieille Russie, a été annexé tantôt par les slavophiles, tantôt par les occidentalistes, « *la grande contradiction* » de la Russie, dit Michel Heller. Elle a commencé avec le baptême à Kiev du prince Vladimir, dont Mikhaïl Gorbatchev, en pleine euphorie de la perestroïka, célébra le millénaire en 1989. Vla-

dimir choisit le christianisme de rite byzantin parce que le catholicisme lui paraissait trop austère et l'islam trop strict sur l'interdit de l'alcool. « *La joie des Russes est de boire, nous ne laissons nous en passer* », disait-il. Vladimir adopte aussi le système d'Etat byzantin qui, avec l'héritage mongol, contribue à forger les caractéristiques de la vie russe, « *patience, soumission, piété* ».

La tentation est grande d'expliquer par cette double empreinte l'« *arriération* » de la Russie, que les Russes préfèrent appeler sa « *différence* ». Ils en tirent une certaine fierté et la certitude que ce retard peut se révéler bénéfique, qu'ils peuvent « *s'approprier en un clin d'œil* » ce que les peuples européens ont mis si longtemps à réaliser. La liste est longue des dirigeants russes convaincus que le progrès, décrété d'en haut, devait venir de l'Europe, quitte à retourner ensuite contre cette même Europe les emprunts qui lui avaient été faits.

L'autre constante de l'histoire russe est la quête permanente de nouveaux territoires – qui la rapproche de la Rome antique –, depuis la Russie kiévienne jusqu'à l'Union soviétique. Cet « *impérialisme défensif* » destiné à assurer la sécurité de la métropole amène à repousser sans cesse les frontières, car « *chaque territoire nouvellement acquis a des voisins qui à leur tour représentent une menace* ». En même temps, l'histoire russe du XX^e siècle est l'histoire de l'effondrement de cet empire que le bolchévisme n'a fait que retarder sans pouvoir l'empêcher. Un des principaux défis auxquels sont confrontés les dirigeants postcommunistes est de penser une Russie non impériale. Le parcours de l'histoire balisé par Michel Heller montre combien la tâche est difficile.

Aux armes, citoyens !

Pis encore, ces européistes sont les marchands du temple, tant ils ont partie liée avec un libéralisme ravageur, abolisseur de frontières, aveugle au fait national. Et ils trouvent de coupables complaisances en France même. L'imprécauteur Jean-Claude Barreau ne lésine pas sur les formules à l'emporte-pièce. Le « *cynisme de masse* » n'est-il pas en train de désintégrer notre « *système civique* » ? L'affaire des sans-papiers de Saint-Bernard, durant de l'ét 1996, ne témoigne-t-elle pas du triomphe de la « *bondieuserie athée* » et de ces « *bien-pensants* » qui, à « *n'écouter que [leur] cœur* », ne comprennent pas qu'ils risquent de « *ruiner la cité* » ? A quoi s'ajoutent les « *ratés de la machine à intégrer* », la crise démographique, et surtout ce « *mépris du peuple* » dont feraient preuve nos élites.

L'auteur pointe donc un doigt vengeur sur deux péchés capitaux. Le premier, un brin ridicule, remonte au mois de mai 1968. « *Le marxisme envolé, que reste-t-il de 68 ? Un ramassis de bons sentiments vagues* », « *une espèce de bouillie bienveillante, sans frontière, individualiste et niaise* », fustige-t-il. Mais il faut remonter plus loin, à un autre mois de mai, celui de 1940, pour comprendre l'attitude actuelle de la « *classe dirigeante* » française. Ce désastre, qui vit s'effondrer en un mois l'armée, l'Etat et les corps constitués, « *pèse toujours sur l'inconscient de nos dirigeants et explique, sans l'excuser, leur comportement habituel de renoncement et leurs complexes vis-à-vis de l'Allemagne* ». Or « *la nation est bien malade quand le masochisme remplace l'admiration qu'on doit à sa patrie* ».

Belle salve d'anathèmes. Mais la sincérité – et on ne doute pas de celle de Jean-Claude Barreau – n'autorise pas la facilité. Gaulliste de

la plus belle veine quand il s'agit de défendre la grandeur de la France éternelle, il est saisi d'une étrange amnésie quand il met sur le compte des règlements de Bruxelles l'« *abaissement* » du Parlement français ; cela ne fait-il pas quarante ans – la Constitution de 1958, le primat de l'exécutif, puis l'élection du président de la République au suffrage universel – que les députés sont réduits au rôle de figurants ? De même, il est approximatif, même pour les besoins de la cause, de prétendre que « *la France était aussi ouverte au "marché" il y a une, deux ou trois générations qu'aujourd'hui* », quand le poids du commerce extérieur dans le produit national brut est passé, en vingt ans, de 14 % à 28 %.

Reste une question, dont Jean-Claude Barreau se défend comme un beau diable : son plaidoyer n'apporte-t-il pas de l'eau au moulin de Philippe de Villiers, pis, de Jean-Marie Le Pen ? Au premier, il rétorque que « *le civisme n'a rien à voir avec l'ordre moral* », tout en admettant que son diagnostic est « *assez bon* ».

Quant au Front national, notre auteur n'a pas de mots assez durs à son encontre : n'est-il pas « *disqualifié, dans sa prétention au patriotisme, en sa racine même, par son vichysme originel. Le FN est vichyste. Il reste profondément collabo* » ? On ne saurait mieux dire. Mais il reconnaît lui-même : « *Le véritable problème est de transformer le patriotisme en un sentiment ouvert et non xénophobe* ». Problème d'autant plus délicat à résoudre quand on pose comme postulat que le lien social a trouvé ses limites indépassables dans les frontières des nations modernes. Et quand on se montre impuissant à imaginer l'avenir autrement que comme une répétition du passé, une restauration, voire une réaction.

Le grand Meccano vivant

cet insecte familier, dont Pascal affirmait qu'il « *tient la raison en échec* », est en effet sorti, aux forçeps du génie génétique, un modèle universel du développement embryonnaire. Au cours des vingt dernières années, les gènes qui gouvernent la mise en place des organes et modèrent la forme de cet animal ont été isolés, analysés, étudiés sous toutes leurs coutures. Et la grande, l'immense surprise fut de découvrir que ces gènes se retrouvaient, avec des fonctions voisines, dans les organismes les plus divers.

Preuve inouïe de l'unité du vivant, révolution dans les laboratoires (si l'on peut aujourd'hui progresser dans l'étude de la souris et de l'homme, c'est grâce à la mouche), et, surtout, changement total de perspective pour ceux qui tentent de comprendre les mécanismes de l'évolution des espèces. Contrairement à ce que l'on croyait, le rôle des mutations génétiques n'est en fait que secondaire ! « *La différence entre une mouche et un éléphant, entre un aigle et un ver de terre n'est pas due à des changements de constituants chimiques, mais à la distribution de ces constituants* », écrit François Jacob. La notion de « *bricolage moléculaire* », chère au Prix Nobel de médecine, prend ici toute son ampleur : le monde vivant n'est qu'un gigantesque Meccano, dont les mêmes pièces, démontées et remontées de façon différente, produiront l'infinie diversité des formes et des espèces.

Convaincu que la formation d'un être humain demeure « *l'histoire la plus merveilleuse et le problème le plus déconcertant de ce monde* », ce fondamentaliste dans l'âme n'en oublie pas le rôle – bon ou mauvais – que peut jouer la science dans la société. Notamment la génétique. Lui qui, dans les années 50, choisit cette discipline pour lutter contre le lysenkisme – « *faire de la génétique, c'était alors, à mes yeux, le refus de substituer à la raison l'intolérance et le fanatisme* » –, consacre à cette réflexion la dernière partie de son livre.

« *A l'époque du génie génétique, du projet sur le génome humain, des recherches sur l'embryon (...), il n'est pas possible de faire comme si rien ne s'était passé dans les camps de l'Allemagne nazie* », écrit-il, en rappelant que toute tentative eugénique serait « *biologiquement suicidaire et socialement absurde* ». François Jacob, qui évoque comme personne le miracle de la sexualité et de la diversité humaine, sait qu'il est scientifiquement impensable, parce qu'impossible, de poursuivre la « *bonne* » recherche et d'abandonner la « *mauvaise* ». Pour que s'opèrent au mieux les futurs choix des sociétés humaines, il place son espoir dans l'honnêteté des scientifiques, qui se doivent de dire « *toute la vérité et rien que la vérité* » sur l'état et les conséquences possibles de leurs connaissances. En homme libre, François Jacob montre l'exemple. Sa parole est essentielle.

CRITIQUE DE LA RAISON PURE
d'Emmanuel Kant.
Traduit de l'allemand
et présenté par Alain Renaut,
index analytique établi
par Patrick Savidan,
éd. Aubier, 750 p., 195 F.

Méfiez-vous des philosophes faciles à lire. Au premier regard, ils sont limpides, agréables à suivre, dépourvus d'aspérités apparentes. En fait, ils masquent leur travail sur les concepts sous une prose tantôt chantante et tantôt veloutée. Rousseau ou Bergson, par exemple, si différents qu'ils soient, partagent cette caractéristique de posséder un abord trompeur. On croit saisir d'emblée leurs propos, on les voit fuir comme sable aux doigts dès qu'on tente de les agripper vraiment. Il faudrait en dire autant, pour d'autres raisons, de Montaigne, de Pascal ou de Nietzsche : leurs fulgurances de style ne rendent pas toujours perceptibles d'emblée la précision philosophique de leur démarche ni la complexité de leurs analyses. Avec Kant, cet inconvenient n'existe pas. On sait toujours où l'on en est. Impossible d'ignorer comment chaque pas s'enchaîne. Pas un bouton ne manque aux démonstrations. Le prix à payer est une certaine rugosité de l'écriture, plus attentive à se faire entendre qu'à se parer. En revanche, chacun est assuré, s'il suit le fil des explications, de ne pas perdre de vue le chemin emprunté. Kant n'est pas artiste, en revanche il n'est jamais flou. A défaut de style, il a de la constance. Une sorte d'obstination pédagogique le meut continuellement. Aussi des pages qui sembleront particulièrement rébarbatives à celui qui ouvrira au hasard la *Critique de la raison pure* se révéleront-elles sans mystère aucun quand il aura parcouru chacune des étapes de l'œuvre, en commençant par le commencement.

On s'apercevra alors que tout ce que l'on a pu dire sur la lourdeur de Kant est fortement exagéré. Sans le rendre aérien, ce qui est impossible, la nouvelle traduction

La métaphysique était un champ de bataille. Enfin Kant vint. A-t-il vraiment mis un terme aux combats en éclairant les malentendus qui leur donnaient naissance ?

d'Alain Renaut permet aux francophones de lire cette œuvre capitale de manière plus fluide que ne le permettaient les précédentes tentatives. Supposons un lecteur qui ne se soit jamais aventuré dans ce massif passant pour aride – le cas est fréquent. Comment lui crayonner une carte grossière ? On lui indiquera d'abord que l'excursion vaut d'être tentée. Sans intermédiaire, sans commentateur, sans guide professionnel. Heureusement, tout seul, à ses risques et périls. En tentant d'oublier que s'opère là un tournant majeur de l'histoire de la pensée, en s'efforçant de ne pas se laisser terrifier par la renommée du titre, les tonnes de commentaires, le poids des lectures. Premier constat : le professeur Kant, que l'on a très souvent dit austère et obscur, est seulement méticuleux et subtil. S'il utilise des termes spéciaux – l'« esthétique transcendantale » ou le « jugement synthétique a priori », qui ont ébahi un instant des générations successives de jeunes esprits –, c'est pour quitter l'ambiguïté des termes quotidiens, pour empêcher que ne restent associés à des vocables plus habituels ces halos de sens indéfinis qui forment autant de nids à malentendus. Or la *Critique de la raison pure* est une machine à dissiper les malentendus. Son projet n'est pas d'explorer les capacités de notre esprit pour le seul plaisir d'en démonter le fonctionnement. Son but est de mettre fin aux recherches vaines, à la confusion entre spéculations et connaissances sûres. Kant cherche

à délimiter ce qu'il nous est possible de connaître et ce que nous devons nous contenter de croire. Il ne cesse de marquer la frontière entre foi et savoir. Avant lui, évidemment, la distinction existait déjà. Mais pas sous la forme de cette radicale délimitation qui, après, paraît si évidente et simple.

Opérer ce partage, c'est mettre fin à la bataille qui se poursuit depuis l'Antiquité à propos des objets dont traite la « méta-physique », c'est-à-dire, mot à mot, des objets de connaissance qui se situent au-delà (meta) de la nature (physis) : Dieu ou la cause première, l'âme immortelle de l'homme, la liberté qui le rend créateur et responsable de ses actes. Les mathématiciens peuvent résoudre leurs conflits par voie de démonstration, les physiciens par l'expérimentation comme par le calcul, pourquoi des siècles de métaphysique ne conduisent-ils qu'à des impasses, des oppositions de thèses antagonistes entre les-

quelles la raison doit s'avouer incapable de trancher ? Serait-il possible, en examinant à quelles conditions se constitue une science, d'y conformer enfin, définitivement, l'examen de ces questions à la fois inévitables et insolubles appelées métaphysiques ? Tel est, en très ramassé, le point de départ de Kant. Tout le parcours de la *Critique* s'inscrit dans cette perspective. « La question principale reste toujours la suivante, écrit Kant dans la préface de la première édition (1781) : que peuvent connaître, et jusqu'où peuvent connaître, l'entendement et la raison, indépendamment de toute expérience ? »

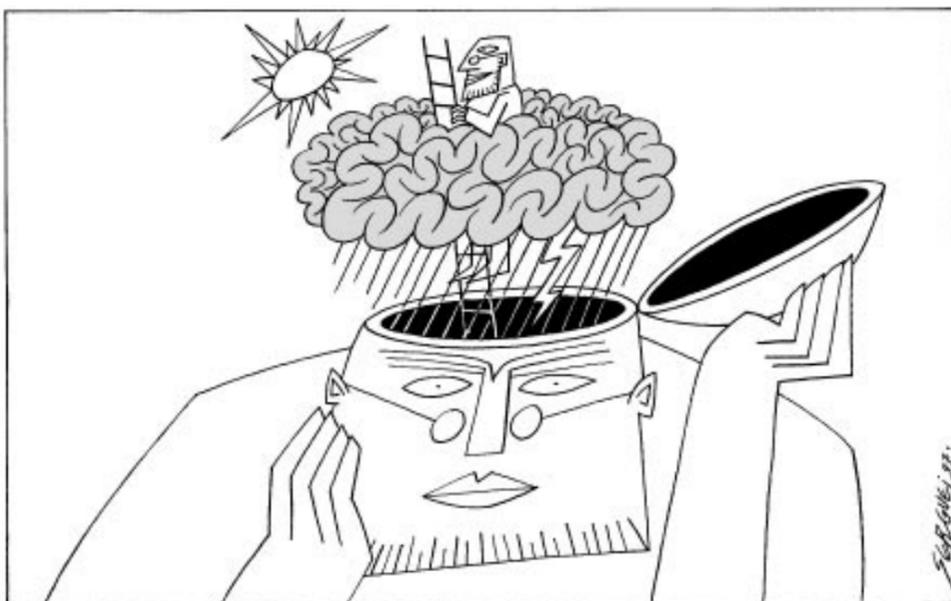
Cette question de la possibilité d'une connaissance a priori, indépendante de l'expérience, et capable malgré tout de s'accroître par synthèse, est au cœur de la *Critique*. Le coup de génie de Kant, la révolution qu'il opère, et compare lui-même à celle de Copernic, consiste à situer du côté du sujet, dans les formes de la sensibilité

que sont l'espace et le temps, les principales conditions rendant possibles aussi bien l'expérience en général que les objets de l'expérience en particulier. Ainsi les théorèmes de la géométrie constituent-ils des connaissances certaines, quand bien même les droites infinies et les points sans épaisseur ne nous seraient-ils jamais donnés dans aucune expérience sensible, parce que la synthèse qui les constitue a lieu dans l'intuition pure de l'espace. Cette même forme de la sensibilité rendant possibles les phénomènes du monde tel qu'il nous apparaît, il n'y a rien d'étonnant à ce que les lois de la géométrie « correspondent » à l'expérience. Des pensées ne peuvent donc devenir des connaissances que si leur objet est donné dans une intuition sensible. Ce qui, par définition, n'est pas le cas pour la métaphysique. Quand elle croit pouvoir continuer son chemin au-delà des limites de validité de son usage, la raison tourne

à vide. Elle ne saurait étendre ainsi ses connaissances sur des mondes inaccessibles à toute intuition et doit rectifier cette erreur fondamentale relative à son rôle même. Celui-ci doit être de découvrir les normes universelles de l'action libre, où Dieu, l'immortalité et la liberté ne seront plus des questions posées en vue d'un savoir, mais des croyances, des postulats rendus nécessaires par l'action morale.

Cesser de franchir inutilement les limites de validité du savoir, c'est en finir avec l'illusion de la colombe. Kant lui-même suggère cette image : « La colombe légère, quand, dans son libre vol, elle fend l'air dont elle sent la résistance, pourrait se représenter qu'elle réussirait encore bien mieux dans l'espace vide d'air. C'est ainsi justement que Platon quitta le monde sensible, parce que celui-ci impose à l'entendement de si étroites limites, et qu'il s'aventura au-delà de celui-ci, sur les ailes des Idées, dans l'espace vide de l'entendement pur. » Y a-t-il une colombe de Kant ? Peut-être bien, mais en un sens très différent. Cette fois, l'oiseau évoque pour nous la volonté de paix. Celle-ci ne cesse d'animer l'entreprise kantienne, qu'il s'agisse de clôturer le champ de bataille de la métaphysique, de formuler le critère d'universalité de la loi morale, ou d'envisager, par le biais d'une juridiction mondiale, la paix perpétuelle. L'illusion de Kant, si elle existe, concernerait la pratique. Une confiance excessive dans les pouvoirs de l'explication rationnelle le porte à croire qu'il peut suffire d'analyser un malentendu pour y mettre un terme, que l'appel du vide cesse une fois qu'il est clairement décrit, que les combats s'arrêtent si on a montré qu'ils sont vains. Peut-être Kant surestime-t-il la facilité de la paix, oubliant la résurgence continuelle des forces obscures, l'acharnement à l'erreur, le peu de poids des traités. On peut certes espérer encore que cette confiance en la raison finisse par convaincre et par rendre le monde moins absurde. Le moins qu'on puisse dire est que les deux derniers siècles suggèrent que la tâche est longue, difficile, et incertaine.

L'illusion de la colombe



Kant, mon prochain

Suite de la page I

Le salut du sujet par Kant, tel qu'il est proposé par Alain Renaut, s'apparente moins au fameux « retour à Kant », un programme dont l'énoncé remonte aussi loin que 1862, qu'à une « appropriation constructive ». Il s'agit de prolonger certaines anticipations de la pensée kantienne, ou de cultiver certains champs, laissés par lui en jachère, tout en évitant toute orthodoxie et en conservant ouvert le champ des interprétations possibles. Par exemple, Alain Renaut fait de Kant le premier à avoir opéré philosophiquement la dichotomie entre société civile et Etat, en distinguant dans sa *Doctrine du droit* le droit privé (« qu'est-ce qu'être libre à l'égard des choses ») du droit public (ou « comment les diverses libertés individuelles peuvent-elles s'accorder entre elles »). Une distinction à partir de laquelle il serait possible, d'après Alain Renaut, de cerner les trois formes fondamentales de la vie politique : l'anarchisme où l'Etat se dissout dans la société ; le « socialisme étatique » qui voit l'Etat s'efforcer d'absorber la société, et le libéralisme (« limitation réciproque de la société et de l'Etat »). De même pourrait-on produire à partir de Kant une théorie – et la condamnation – du totalitarisme moderne. Si la coïncidence de l'Etat et de la société est en effet impossible, la visée même de cette coïncidence ne peut que produire les conséquences catastrophiques qui ont culminé avec les dictatures du XX^e siècle, cataclysme dont Kant aurait, par avance, dégagé la théorie.

Alain Renaut a parfaitement conscience que, très tôt, les limitations kantienne se sont avérées intenable, et que, peu de temps après la disparition de l'auteur des *Critiques...*, le retour-régression au sujet absolu de type hégélien leur a apporté un démenti flagrant. Mais la fragilité en philosophie est, elle aussi peut-être, un héritage de Kant.

Nicolas Weill

Rectificatif

Le hasard et l'émotion

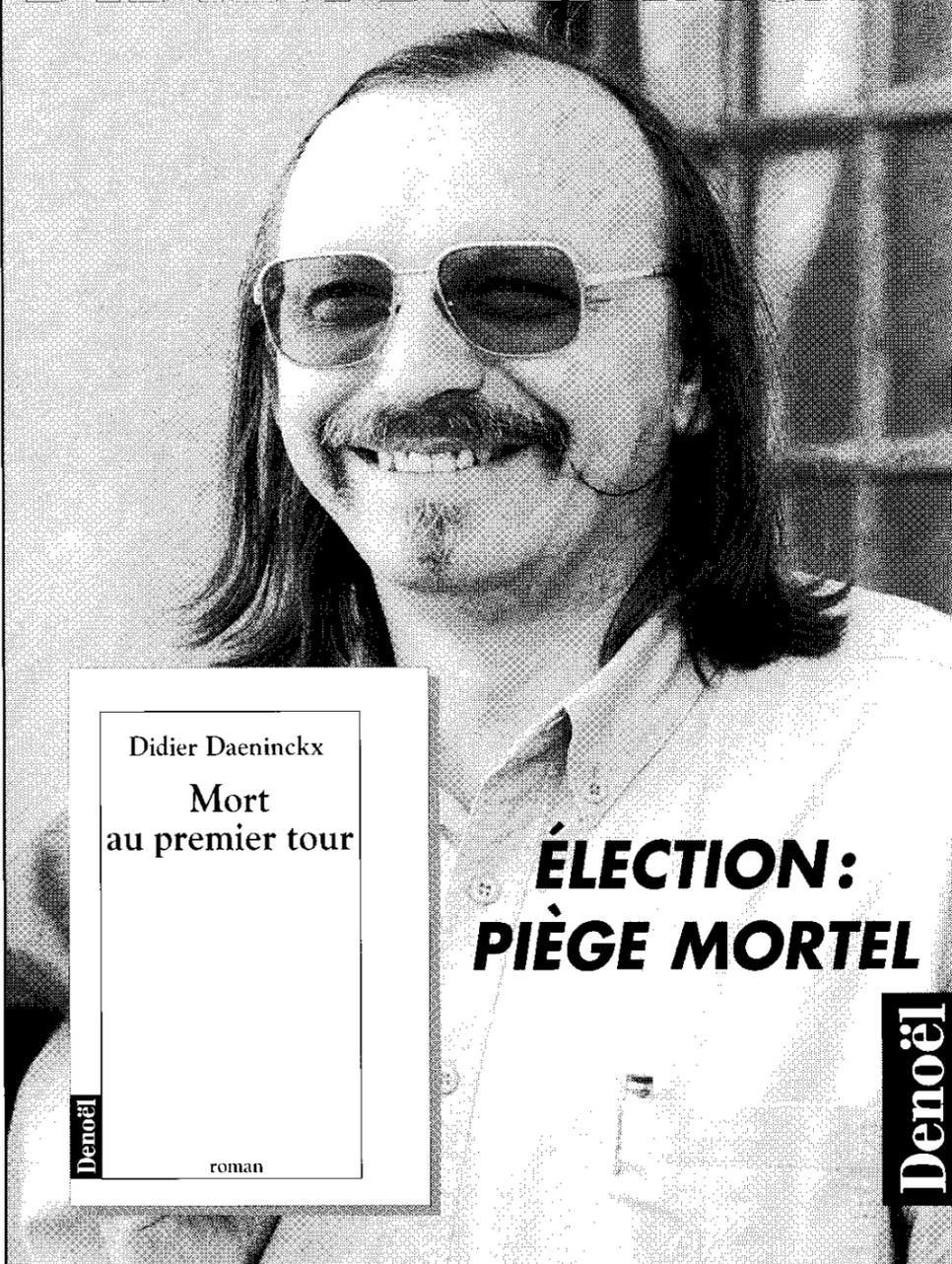
Une erreur technique a rendu incompréhensible toute une partie de la chronique de Roger-Pol Droit dans « Le Monde des livres » du 21 mars. Cet article rendait compte des Mémoires de Dominique Desanti, *Ce que le siècle m'a dit* (Plon, 694 p., 165 F). Dans l'espace situé sous le dessin, il fallait lire le texte qui suit, qui commence par une évocation du père de Dominique Desanti.

« Une rafale de mitraille, en Allemagne, au bord d'une voie ferrée, a mis fin à ses jours. Lui qui avait emprunté à Disraeli la belle devise « Never complain, never explain » (ne jamais se plaindre, ne jamais expliquer) fut assassiné par les nazis. Dominique Desanti rappelle, de manière pudique et bouleversante, les jours d'attente au Lutétia, où sont regroupés après la Libération les déportés revenant à Paris. Sont demeurées gravées en elle, intactes au mot près, les phrases de celui qui lui apprit finalement la vérité. Pourquoi, tant d'années, n'en a-t-elle rien dit ? Sans doute était-ce trop terrible, trop insupportable. Ce ne l'est certes pas moins aujourd'hui, mais, en rédigeant des Mémoires, en tentant de retisser les fils défaits des existences perdues, on s'efforce aussi de réparer, comme on peut, le constant déchirement des absences

sans retour. Mais on a beau écrire, ça ne passe pas, ça revient, inchangé, la même douleur qu'au moment même, intacte sous le temps passé.

Heureusement, il y a les autres – les surprises de l'amour et les risques du hasard, les tribus successivement traversées, les entretiens, les bien-aimés ou les seulement croisés. Le rayon des portraits est abondamment fourni. On y trouve, entre autres, Cavalière, Sartre et Beauvoir, Groethuysen, Paulhan, Lazareff, Lacan, Verdiglione. Et Jean-Toussaint Desanti, le plus proche compagnon de route, rencontré rue d'Ulm avant la guerre. Bien qu'il préfère Balzac alors qu'elle ne jure que par Stendhal, ils se marient. Ce n'est pas tout le monde qui peut se vanter d'avoir eu Merleau-Ponty et Jankélévitch à sa noce ! Les Desanti traversent ensemble la Résistance, le Parti, les années d'après. On découvre qu'une fois ils ont failli se perdre, à force de vouloir vivre en liberté. Car jamais leur couple ne fut conforme aux règles de bienséance bourgeoise, exigeant la fidélité et suscitant la tromperie. Ils ont choisi au contraire d'être fidèles à leur tendresse en refusant de se mentir, au risque de se blesser. Et puis, malgré le temps et les crises, tout a tenu, par quelque complicité indéfectible et secrète. »

DIDIER DAENINCKX



Didier Daeninckx
Mort
au premier tour

**ÉLECTION:
PIÈGE MORTEL**

Denoël

roman

Denoël

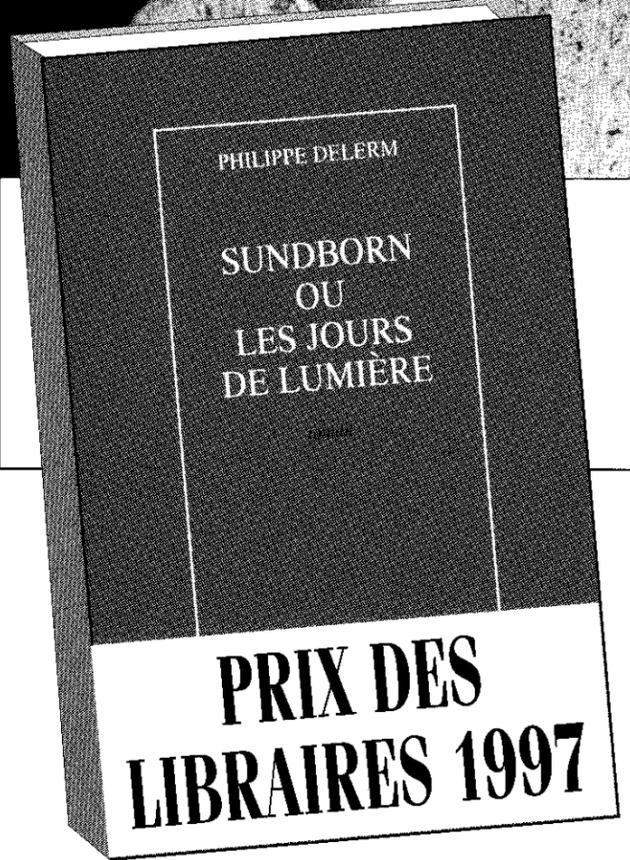
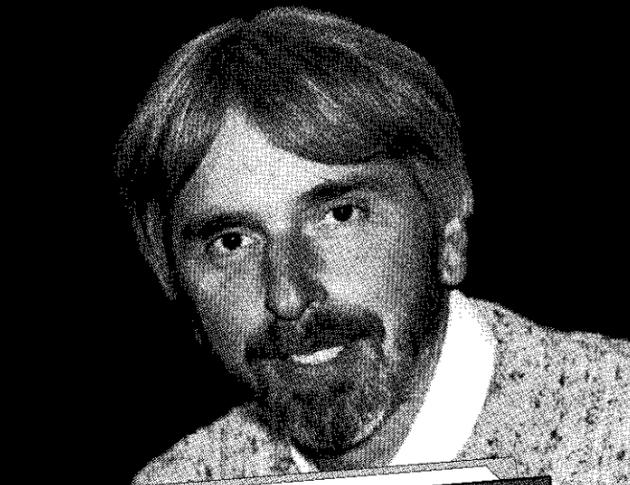
Le Monde
des
PÔCHES

Le supplément mensuel
consacré aux livres
en format de poche

Prochaine parution : avec *Le Monde*
de jeudi 3 daté 4 avril

PRIX DES LIBRAIRES 1997

Philippe Delerm



"Ce roman séduisant, qui mêle des personnages réels et fictifs, est une vibrante célébration d'un art qui ne se sépare pas de la vie."

LE MONDE

"Philippe Delerm ressuscite ces grandes figures venues du Nord et du passé, dans un roman de peintre contrarié. Sur sa palette, quatre couleurs : la mort, la vie, le noir et la joie."

LE NOUVEL OBSERVATEUR

ÉDITIONS DU ROCHER

L'énigme de la tour

L'essai inachevé de Paul Zumthor sur le mythe de Babel est aussi une réflexion sur la malédiction de l'homme et sur son propre destin de nomade

BABEL OU L'INACHÈVEMENT
de Paul Zumthor.
Seuil, 235 p., 130 F.

Paul Zumthor a été hanté toute sa vie par le mythe de Babel. Il lui a enfin consacré tout un livre. Le destin a voulu que ce fût son dernier. Le titre en est *Babel ou l'inachèvement*, et le destin a voulu qu'il restât inachevé. Inachevé de si peu que la lecture n'en souffre pas, mais inachevé tout de même. Zumthor, qui était la vie même, reste ainsi plus vivant de ne s'être pas arrêté, mais d'avoir été interrompu. Arrachée de justesse à la mort, la leçon qu'il nous donne devient testament et mise en garde. Enfin, ce livre de réflexion et de savoir est aussi un livre très intime, que rend plus intime encore la correspondance entre l'inachèvement dont il parle et celui auquel la mort de son auteur l'a condamné.

Il s'ouvre sur une synthèse des connaissances, des réflexions et des interprétations touchant la tour de Babel. On sait combien ce court passage de la Genèse (11, 1-9) est énigmatique – et plus encore dans la traduction littérale et poétique d'André Chouraqui. Pourquoi vient-il interrompre la généalogie des descendants de Noé ? Les hommes commettent-ils une faute en construisant « une ville et une tour » ? Et quelle faute ? L'orgueil ? Se peut-il que Dieu soit jaloux des hommes, inquiet de leur pouvoir ? S'il les juge coupables, pourquoi son intervention paraît-elle une mesure de prudence plutôt qu'un châtiement ? Et surtout, pourquoi le texte, composite, associe-t-il la menace de dispersion des hommes – menace que la construction de la tour veut explicitement écarter et qu'elle provoquera – et la confusion des langues ? Quelle est la relation de ce texte, d'une part avec les épo-

pées ou les mythes sumériens et babyloniens, d'autre part avec la réalité archéologique – avec les villes immenses et les énormes ziggurats élevées par les empires mésopotamiens, que les Hébreux nomades pouvaient contempler ? Comment l'épisode de Babel a-t-il été interprété dans le Talmud et dans la tradition chrétienne ? Quelle représentation et quel sens lui ont donné écrivains et peintres à travers l'Histoire ? D'où vient, selon les époques, l'alternance d'indifférence et d'intérêt pour Babel ? Pourquoi la nôtre s'y intéresse-t-elle et y cherche-t-elle une image d'elle-même ?

Ces dernières questions appellent la méditation sur l'unité et

Michel Zink

la dispersion dans le monde moderne, sur la babélisation du monde, qui occupe la seconde moitié du livre. Elle dénonce les injustices de l'ordre mondial, les dangers écologiques, la mainmise de l'Etat sur la vie, la dictature de l'économique, l'uniformisation de la culture, le rêve informatique, la niaiserie dangereuse du « politiquement correct », la standardisation du langage combinée à sa spécialisation et à son abstraction vide, « la chimère de la sémiologie », « le préjugé contestable de la scientificité de la linguistique ».

Faut-il passer par la tour de Babel pour donner un poids à ces dénonciations et à ces inquiétudes, au demeurant si répan- dues ? Oui, il le faut. Le lien est solide et va bien au-delà de la métaphore.

Tout repose sur l'opposition entre le nomade et le bâtisseur sédentaire. Depuis Sumer, depuis que des civilisations monumentales ont élevé leurs villes, leurs palais et leurs temples en Mésopotamie et en Egypte, les peuples nomades, et parmi eux les Hébreux, ont contemplé avec mé-

fiance cet élan novateur qui « engendrait les premiers chefs-d'œuvre de la politique et des arts ». « Une réaction primaire, provenant des couches archaïques de l'esprit, leur inspirait méfiance, sinon horreur de l'œuvre, de la construction, de la machine, des causes secondes. Leur foi implicite dans la rectitude de la nature faisait à leurs yeux de celle-ci le seul guide assuré des individus et des peuples. »

Zumthor voit-il en ces nomades des survivants rétrogrades de la préhistoire et exalte-t-il chez les « Babéliens » l'audace du progrès ? Tout au contraire. C'est en déchiffrant la réprobation de ces témoins, exprimée par le lahviste,

auteur de la couche rédactionnelle ancienne de la Genèse, qu'il lit et qu'il interprète la babélisation de notre monde. L'élan collectif ? Il cache la figure du tyran Nemrod. L'organisation du travail ? Elle est le modèle kafkaïen d'une machine à administrer et à produire qui se nourrit d'elle-même, et est sa propre finalité absurde. La prouesse technique dans l'utilisation de la brique et du bitume ? Elle s'achève par « la première catastrophe technologique de l'Histoire ».

Quant au projet de se faire un nom, il aboutit à la confusion des langues. Dans la vision fulgurante de Dante, la division des langues chez les Babéliens signifie que chaque corporation – architectes, tailleurs de pierre, manœuvres – eut une langue propre et fut dès lors incapable de communiquer avec les autres, rendant impossible la poursuite d'une œuvre collective. La spécialisation joue contre la découverte, le sens et la beauté du nom. Aujourd'hui, par « myopie quantificatrice, par crainte et dégoût des saveurs atermoiements du langage commun », nos sciences ont le même effet. « Dans le secteur

même de ce que désigne l'expression contradictoire de « sciences humaines », la situation est aujourd'hui bloquée ». La vocation de l'Histoire est l'inachèvement. Le projet d'une société réglée par l'Etat et la production est absurde. Il n'atteindra jamais son terme, et nous le voyons s'effondrer sur lui-même dans l'oubli de ses fins, le morcellement de ses activités et de ses langages, l'insignifiance conjuguée de l'émiettement et de l'uniformisation. En interrompant la construction de la tour de Babel et en dispersant les hommes, Iahvé ne les a pas punis. Il les a protégés cette fois-là, et il les a avertis.

La parabole du nomade et du bâtisseur n'a pas seulement un sens au regard de l'Histoire. Elle a aussi un sens qui touche à Paul Zumthor. A la fin du livre, mais hors du livre, en italique : « J'écris cela de nous tous. Sur un autre clavier, je l'écris de moi. » Zumthor n'aura jamais cessé de se sentir un nomade, d'éprouver fortement les déracinements nombreux de sa vie. Il l'a confié dans *Ecriture et nomadisme*. Babel n'aura cessé de le poursuivre. Babel et l'impossible achèvement, Babel, malédiction de l'homme, mais qui fait de lui ce qu'il est et qui le modèle dans le temps de l'Histoire : c'est déjà, en 1946, la conclusion de son essai sur Victor Hugo, poète de Satan. En 1969, son roman *Le Puits de Babel* fait se croiser les langues et les voix.

Une vie qui s'achève est toujours inachevée. Les mots ultimes du livre sont « que rien jamais ne s'achève », et que la mort est « la chute ultime de cette étincelle retournant cette fois pour de bon à son foyer ». Iahvé, à Babel, a épar- gné aux hommes l'achèvement de l'Histoire. Peut-être, écrivant sur un autre clavier, épargne-t-il à chacun d'eux l'achèvement. Peut-être recueille-t-il l'étincelle dans son foyer.

livraisons

SCIENCES

● **L'ÂME DE LA MÉDUSE. SUR LA COMPLEXITÉ DU MONDE**, de Jorge Wagensberg
Quiconque entend s'informer des démarches scientifiques d'aujourd'hui rencontre les notions de complexité, de chaos, d'auto-organisation. Les implications épistémologiques de ces notions ne sont pas évidentes. Jorge Wagensberg, physicien et philosophe des sciences, les expose en termes accessibles à tous. S'interrogeant sur le statut du hasard dans les sciences, il renouvelle les termes du débat qui opposent les partisans du déterminisme à ceux de l'indéterminisme. L'entrelacement des questions apparemment triviales et des aperçus saisissants donne la mesure des transformations qui affectent les méthodes scientifiques (traduit de l'espagnol par Jean-Baptiste Grasset, Seuil, 171 p., 99 F.). J.-P. Th.

PHILOSOPHIE

● **CHARLES FOURIER OU LA CONTESTATION GLOBALE**, de René Schérer
La brève, dense et savoureuse présentation de Charles Fourier par René Schérer n'a pas pris une ride. Vingt-cinq ans après sa première publication chez Seghers, elle défie le temps en récusant les trop subtiles exégèses du « fait d'écriture » propre à Fourier. La prétention référentielle n'est pas absente de l'œuvre du grand maître-rêveur. Le lire, pour René Schérer, c'est déchiffrer notre temps. Le petit volume d'articles publié simultanément, sous le titre *Utopies nomades*, donne la mesure de ce projet qui prend aujourd'hui la forme d'une philosophie de l'hospitalité. Schérer, par la simple vertu de la fidélité à ses principes, met à jour les sources masquées de la corruption universelle (éd. Séguier, 230 p. et 130 F chaque volume). J.-P. Th.

● **LE CORPS. Colloque des intellectuels juifs**
Qu'est-ce qu'une très ancienne tradition comme le judaïsme a à dire sur le corps, à l'ère des manipulations génétiques, des soins palliatifs et des questions juridiques posées par les expériences faites sur des malades en état de mort cérébrale ? Juges, biologistes, médecins, personnalités religieuses ont croisé sur ce thème leurs expériences de la maladie, de la mort du rite ou de la jouissance, sans forcément chercher à les synthétiser, au cours du trente-cinquième colloque des intellectuels juifs de langue française (1994), dont ce volume rassemble les débats (Albin Michel, « Présence du judaïsme », 254 p., 98 F.). P. K.

La toile d'araignée

Alain Etchegoyen demande aux stoïciens
une réponse pour l'an 2000

**DES LIBERTÉS
SOUS INFLUENCE**
d'Alain Etchegoyen.
Seuil, 204 p., 110 F.

Vaste programme que de savoir ce qui affecte la liberté. Pour les matérialistes à la mode, elle n'est qu'une illusion, puisque la subtile mécanique des neurones et des synapses est programmée pour enchaîner les comportements individuels. Ce qui la contraint, pour Etchegoyen, c'est l'influence. Il mesure cette pression, visible ou invisible, des astres aux médias, des trafics aux lobbies, des réseaux aux maillages. « L'influence, dit-il, donne un pouvoir quand on n'a pas le pouvoir. » Tout naturellement notre auteur est conduit à la fameuse question des stoïciens : « Qu'est-ce qui dépend de nous et qu'est-ce qui n'en dépend pas. » Il part de là pour déduire un savoir-vivre individuel et collectif en nous menant très finement dans des lacs qu'on n'imaginait pas. A priori, nous nous engluons dans une société où de moins en moins de choses dépendent de nous, où la mondialisation, l'Europe, le progrès technique, etc., tissent une toile d'araignée où nous nous débattons, impuissants. Ce n'est pas si simple, répond Alain Etchegoyen. Quelles que soient les contraintes, dépend toujours de nous de choisir l'attitude face à elles. Mieux, qu'il

s'agisse d'un gouvernement, d'une entreprise, d'un syndicat, il doit vouloir les contraintes incontournables. Il y va de sa liberté et aussi de sa sécurité... comme la ceinture du même nom. « La sécurité ceinture tout » et « il faut s'envoler en admettant la pesanteur ».

Le refus aussi dépend de nous, c'est évident, pour certaines évolutions prétendues inéluctables. Quant au « sens », il est un commencement. A partir de là, l'auteur s'exerce à quelques démonstrations sur le temps de travail et sa réduction et sur les responsabilités qui impliquent justement la résistance aux influences. Une bonne formule : « L'addition des pouvoirs, c'est la soustraction des responsabilités » (1).

Pierre Drouin

LÉON WERTH

DÉPOSITION
JOURNAL 1940-1944

33 JOURS

LE PROCÈS PÉTAINE

« Je découvre
un écrivain
inexplicablement
exclu de nos
mémoires »

Jean LACOUTURE

ÉDITIONS

Viviane Hamy

VOUS CHERCHEZ UN
LIVRE ÉPUISÉ ?

Une seule adresse

LE TOUR DU MONDE

et son réseau de 250 correspondants

9, rue de la Pompe, 75116 PARIS
Tél. : 01.42.88.73.59
Fax : 01.42.88.40.57

ECRIVAINS

pour vos envois
de manuscrits
renseignements :

Editions LA BRUYERE

128, rue de Belleville
75020 PARIS
Tél. (1) 43.66.16.43

(1) Le livre *Le Temps des responsables*, d'Alain Etchegoyen (Julliard, 1993), vient d'être publié chez Pocket dans la collection « Agora ».

★ Vient de paraître également : *La Nature de Sophie : éloge à la féminité* (Arlea, 190 p., 100 F.). Une œuvre de bonne plume à la gloire de l'empire des femmes, inspirée par le Livre cinquième de l'Emile de Jean-Jacques Rousseau sur sa compagne Sophie, où le philosophe disserte sur la différence entre les sexes.

« Toujours suivre une ligne de sorcière »

Jacqueline Duhême a posé ses couleurs éclatantes et tendres sur les symboles et concepts de Gilles Deleuze. Penser, juger, créer... de petites graines joliment plantées pour « semer l'herbe dans les têtes »

L'OISEAU PHILOSOPHIE
Duhême dessine Deleuze.
Seuil, 42 p., 65 F.

Is se connaissent depuis toujours. Ils s'étaient rencontrés alors qu'ils avaient « quoi ?, vingt-cinq, trente ans ? Tenez, là c'est en Bretagne, on avait loué une petite maison ». Elle montre une photo en noir et blanc : ils sont grands, minces, beaux. Ils rient... Depuis cette « tendresse de jeunesse », ils ne s'étaient jamais vraiment quittés, s'écrivant, s'admirant. « Je lui envoyais tous mes livres. Il me répondait de sa petite écriture bien nette... » Un jour, dans le train, elle lisait ses *Dialogues* avec Claire Parnet (Flammarion). « Il y avait beaucoup de choses simples. Des textes que j'aimais tellement que je les voyais en images. » Et elle ajoute, pensive : « Dommage qu'il n'ait pas vu ce livre. Il l'aurait, je crois, bien aimé... »

Elle, c'est Jacqueline Duhême, grande dessinatrice, « imagière » illustre qui fut le modèle de Matisse, l'amie d'Eluard, de Picasso, de Claude Roy, de Raymond Queneau, de Miguel Angel Asturias et, bien sûr, de Prévert, dont elle a mis en images une bonne dizaine de livres (chez Gallimard). Il faut lire sa vie, si romanesque, si improbable, dans *Line et les autres* (Gallimard, 1986). « J'ai été gâtée, pourrie », résume-t-elle à soixante-dix ans, avec ce franc-parler qui la rend si attachante. « *Etait-ce parce que j'étais jolie, charmante, que j'avais du talent ? Sûrement un tas de fourbis comme ça !* »

Lui, c'est Gilles Deleuze, le philosophe hors norme, hors chapelle, hors école, l'intellectuel « en cavale », l'éveilleur, l'inlassable expérimentateur de la pensée... qui s'est donné la mort, samedi 4 novembre 1995, à l'âge de soixante-dix ans.

Lorsque son amie Jacqueline lui



ILLUSTRATION JACQUELINE DUHÊME

Juger, c'est le métier de beaucoup de gens, et ce n'est pas un bon métier, mais c'est aussi l'usage que beaucoup de gens font de l'écriture. Plutôt être balayeur que juge.

Une « cohérence esthétique »

propose de réaliser un livre illustré, il s'enthousiasme. « Il a toujours été séduit par l'idée que la philosophie ne s'adresse pas seulement aux spécialistes, mais aussi aux musiciens, aux artistes, et pour-quoi pas aux enfants ? », souligne sa femme, Fanny Deleuze. Il a tout de suite pensé à sa petite-fille, Lola. »

Lola, six ans et demi, est une enfant curieuse de tout qui adore les musées – surtout le Louvre, où tant de gens n'ont ni bras ni tête ! Peu avant le suicide de son grand-père, Lola lui avait téléphoné pour lui demander : « C'est quoi une métaphore ? »

Comme on offre une perruche ou un poisson rouge, Deleuze et Duhême offrent à Lola et aux enfants de son âge cet *Oiseau philosophie* (« Vous ne trouvez pas, disait Deleuze, que c'est joli comme

un nom d'oiseau, philosophie ? ») Que pourront-ils y comprendre ? Pas tout, sans doute. Choisis par Jacqueline Duhême et Martine Laffon, du Seuil, les phrases de ce florilège – extraites de *Dialogues* et de *Qu'est-ce que la philosophie ?* (avec Félix Guattari, aux éditions de Minuit) – n'ont jamais été écrites « pour » les enfants. Mais elles les intriguèrent à coup sûr. Exemple : « Penser, c'est toujours suivre une ligne de sorcière. » Ou : « On a de l'herbe dans la tête et pas un arbre. » Ou encore : « Tout événement est un brouillard de gouttes. »

Penser, juger, apprendre, partir, fuir, tracer des lignes, faire rhizome, devenir, créer, inventer, travailler, rencontrer... les lecteurs suivront ces verbes comme les cailloux blancs du Petit Poucet et se fraieront leur propre chemin

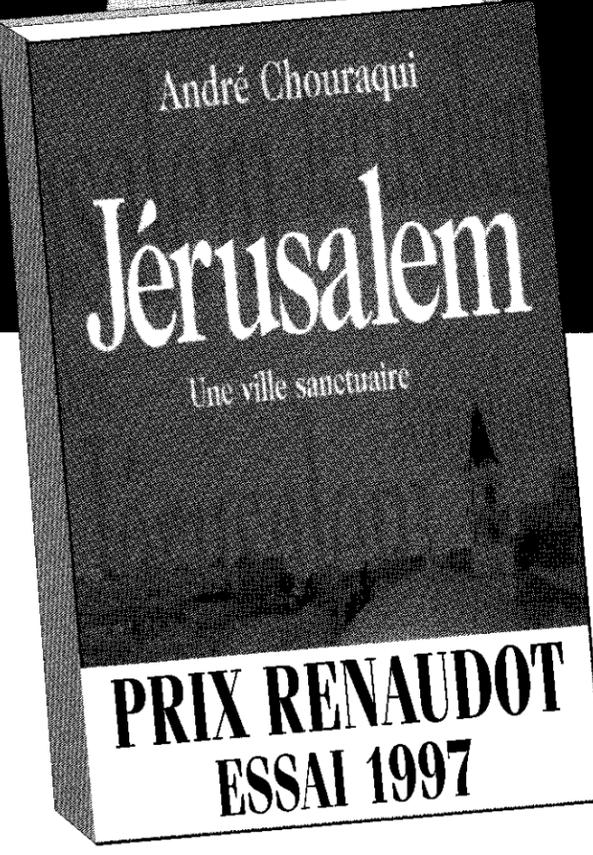
dans la forêt touffue des concepts et des symboles. Au fond, Deleuze et Guattari n'avaient-ils pas l'habitude de dire : « On écrit pour les gens qui ont sept ans maintenant » ? Autrement dit, pour un public toujours prêt à interroger, à questionner, à relancer. Ce qui ressemble fort au fonctionnement du cerveau enfantin... à condition, ici, qu'il soit accompagné par un adulte.

A ces textes « d'apparence difficile », Deleuze voulait donner, plus qu'une « suite logique », une « cohérence esthétique ». Grâce à Duhême, à ses gouaches, ses lavis, ses encres, cette harmonie s'impose d'emblée. Il y a là tout un monde grouillant et coloré, hommes, femmes, danseurs, musiciens, papillons, castors, iris, oiseau mort, chimère à tête de léopard, arlequins volants, chaussure égarée dans une page, arbres changés en balais... tout un univers où, pour paraphraser Baudaire, « les concepts, les couleurs et les sons se répondent ». Avec ses violets « doux comme les haubois » et ses verts « frais comme des chairs d'enfant », avec son humour aussi vif que ses jaunes d'or et ses roses tyriens, avec sa gaieté et sa générosité légendaires, Duhême a su conférer au texte « une clarté rigoureuse en même temps qu'une tendresse ». Mieux, s'extasiait Deleuze à la vue des crayonnés, elle a su « peindre les mots ».

Avec *L'Abécédaire* de Gilles Deleuze qui paraît simultanément aux éditions du Montparnasse – de A comme Animal à Z comme Zigzag, trois cassettes vidéo représentant huit heures d'entretien avec Claire Parnet, et visant à toucher aussi un public de non-philosophes (voir « Le Monde Télévision-Radio-Multimédia » du 2 février) –, le printemps semble décidément « deleuzien »... C'est la bonne saison pour semer l'herbe dans les têtes...
Florence Noiville

PRIX RENAUDOT ESSAI 1997

André Chouraqui

Jérusalem
Une ville sanctuaire

PRIX RENAUDOT ESSAI 1997

" Un voyage accompagné avec un guide au regard large, unitaire, positif. L'érudition, la beauté l'intelligence de toutes les fois. "

LA CROIX

" Selon Chouraqui, ce n'est pas seulement l'avenir d'Israël mais celui du monde qui se joue dans cette ville d'une force et d'une séduction intellectuelle presque surnaturelles. "

LE PARISIEN

ÉDITIONS DU ROCHER

Facétieux Anno

Portrait d'un des maîtres de l'illustration japonaise, amoureux de la nature et des mathématiques

Il était venu pour le Salon du livre. Lui, Mitsumasa Anno, amoureux de la France et des Européens, comment aurait-il pu résister à une énième virée parisienne ? Pourtant, ses éditeurs n'auront pas donné grande publicité à sa venue. A soixante et onze ans, Anno a beau avoir publié une soixantaine de livres – dont une trentaine traduits en français –, il a beau être l'un des plus extraordinaires illustrateurs du Japon contemporain – au point d'avoir reçu, en 1984, le prix Hans Christian Andersen, sorte de Nobel de la littérature enfantine –, on aura peu parlé de ce maître de l'image et du trait, dont les facéties du regard ont bouleversé les données de l'album illustré.

Paradoxe médiatique ? Infortuné du livre pour enfants, trop souvent laissé-pour-compte du livre tout court ? Dans les salons de l'hôtel Nikko, Mitsumasa Anno semble loin de ces questions. Ce petit bonhomme rond, impassible en surface dans son complet-veston d'où dépasse une carte de transit, s'anime lorsqu'il parle d'art. Non, il n'a jamais appris à peindre ni à dessiner. Il a bien commencé sa carrière comme instituteur, mais en art, il est autodidacte. Enfant, dans l'auberge de campagne que tenaient ses parents, non loin d'Hiroshima, il dessinait déjà jusqu'à plus soif. Inguérissable curieux, il observait les insectes, les fleurs, les légumes, les œufs sur lesquels il peignait des visages, comme dans son livre *Bonjour citrouille !* « Mon maître, c'est la nature : le visible et l'invisible, la pesanteur, les saisons, la mort... », reconnaît cet inconditionnel de l'entomologiste Jean-Henri Fabre qui a aussi beaucoup traîné ses guêtres dans les musées.

Pourtant, il y a plusieurs portraits possibles de Mitsumasa Anno. A côté de l'amateur de nature, de l'auteur minutieux de *Loup y estu ?* – où les enfants ne voient

d'abord qu'une forêt dense, avant de discerner un bison, une mouffette, un échassier, un cacatoès... et même une tête de mort en amorphose –, il y a l'amateur de petits villages propres et tirés au cordeau, l'amoureux des campagnes et des métiers d'antan (*Ce jour-là*) qui ne dessine que des voitures à cheval pour que ses livres « ne risquent pas d'être dépassés ».

Il y a aussi le mathématicien Anno, féru d'astronomie et de calculs savants. Etirer, déformer, compter des points, des cercles, des gouttes d'eau, des triangles, mettre des nombres en ordre ou se perdre dans des labyrinthes le met en transes. C'est tout un programme d'initiation à la pensée mathématique qu'il offre ainsi aux plus jeunes. Les aînés, quant à eux, pourront se frotter au calcul factoriel avec l'aventure du *Pot magique*, qui rappellera quelques cauchemars à d'aucuns. (Sur une île, il y a deux royaumes ; dans chaque royaume se dressent trois montagnes ; sur chaque montagne, quatre villes ; chaque ville comprend cinq quartiers, chaque quartier compte six maisons qui comprennent... ; etc., jusqu'à ce qu'on arrive à neuf caisses contenant chacune dix pots. Question : combien y a-t-il de pots sur l'île ?)

Enfin, cette année, Anno était attendu au Salon du livre avec impatience pour dédicacer le premier CD-ROM réalisé à partir de son œuvre, *Valmaison au fil des saisons* (Flammarion). Autour d'un village à réinventer et à voir évoluer dans le temps, on trouvera là, sans un mot de texte, une superbe réalisation graphique avec, intacte, toute la finesse et la poésie des albums. Une nouvelle « entrée » pour pénétrer l'esthétique d'un créateur hors normes.

FL. N.

★ Les livres de Mitsumasa Anno sont publiés à l'Ecole des loisirs et chez Flammarion.

Riches galeries

Deux ouvrages rendent hommage aux auteurs-illustrateurs, à leurs talents, à leurs univers

L'ALBUM DES ALBUMS
41 portraits d'auteurs-illustrateurs de l'Ecole des loisirs.
L'Ecole des loisirs, 64 p., offert sur demande en librairie ou chez l'éditeur.

PANORAMA DE L'ILLUSTRATION DU LIVRE DE JEUNESSE FRANÇAIS

Sous la direction d'Henriette Zoughebi.
Centre de promotion du livre de jeunesse Seine-Saint-Denis, éditions du Cercle de la librairie, 258 p., 285 F.

Si il est vrai, comme l'affirme le peintre Cuoco, que « le désir d'inventer des images est lié au temps de l'enfance durant lequel les moyens de communication par les mots n'existent pas », alors il y aurait une connivence immédiate entre l'artiste et l'enfant. Que l'on puisse discuter cette proposition à l'infini ne fait guère de doute. Ce qui n'en fait pas, en revanche, c'est la « révolution » qui s'est produite à l'égard de l'illustration pour enfant, laquelle, toujours selon Cuoco, « a obtenu son statut de pleine reconnaissance à travers la peinture moderne ».

Qu'il s'agisse de la « famille » Olga Lecaye-Nadja-Grégoire Solotareff, d'Antoon Krings, Alan Mets ou Mireille Vautier, cela fait belle lurette que les peintres ont investi le champ de la littérature de jeunesse, au côté de dessinateurs de génie (Sendak, Ungerer, Dumas...), d'anciens sculpteurs (Chris Van Allsburg), de plasticiens en tout genre (des papiers collés de Léo Lionni aux superpositions voilées d'Elzbieta). Et force est de constater que de « vrais artistes » se sentent bien aujourd'hui, dans cet espace de « l'image narrative » naguère jugé mineur.

Témoin de la singularité de leurs langages, la jolie galerie de portraits qui paraît ces jours-ci à

L'Ecole des loisirs. Cet éditeur, qui pense encore que ses auteurs-illustrateurs sont sa vraie richesse, a décidé de leur rendre hommage en les réunissant tous. Présentés avec humour et vivacité par Florence Seyvos, ils sont là, un peu comme dans un jardin : il y a les grands arbres majestueux qui étendent leurs branches aux multiples ramifications (Claude Ponti, Philippe Corentin, Michel Gay...) ; il y a les jeunes pousses prometteuses (Anaïs Vaugelade, Bénédicte Guettier, Jennifer Dalrymple...), les « boutures » aux parfums exotiques rapportées de Suède (Olof et Lena Landström) ou du Japon (Kenzaburo Teijima)... Un jardin patiemment cultivé dont on laisserait mûrir les essences, chacune à son rythme, ce qui n'est plus, non plus, si courant...

On ne s'étonnera pas de retrouver bon nombre de ces talents parmi les quatre-vingts retenus par le Centre de promotion du livre de jeunesse, organisateur du Salon de Montreuil. De May Angeli à Zaü, il y a là de quoi oser, avec Jean Clavere, un « petit cocorico » à la gloire d'une telle profusion. Comme avec le *Who's Who* ou n'importe quel dictionnaire, on ne manquera pas de pointer qui en est et qui n'en est pas (Jacqueline Duhême par exemple !). Reste que cette sélection, forcément subjective, mais volontairement variée (des auteurs reconnus côtoyant des « espoirs »), enrichie d'un répertoire de six cents noms et de courtes bibliographies, constituera un outil précieux pour qui s'intéresse à l'album le plus contemporain.

Plus que jamais, des images, il y en a pour tous les goûts : des sages, des belles, des tortantes, des culottes, des qui frapperont les imaginations. Et l'imagination, comme dit Claude Ponti, « c'est comme le vélo, si on apprend assez tôt à en faire, on continuera tout le temps à pédaler » !

FL. N.

L'EDITION
FRANÇAISE

● **Claire Paulhan éditeur.** Chargée de mission à l'Institut Mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), Claire Paulhan avait fondé et dirigé la collection « Pour mémoire » chez Ramsay, Seghers, puis Verdier, tout en collaborant au « Monde des livres ». Elle continuera cette activité éditoriale dans la maison qu'elle vient de créer sous son nom, en publiant les textes dont elle s'est fait une spécialité : les écrits autobiographiques d'écrivains disparus (Mémoires, journaux intimes, correspondances littéraires). Entièrement édités par ses soins avec une rigueur obstinée (souvent recopiés à la main, puis mis en forme, annotés, édités, maquetés, diffusés), trois premiers ouvrages ont paru sous des couvertures graphiques élégantes : un inédit de Jean Grenier, *Sous l'occupation*, et deux titres publiés auparavant chez Seghers et repris par Verdier : le *Journal de jeunesse* de Catherine Pozzi et *La Vie est pleine de choses redoutables* de Jean Paulhan, grand-père de l'éditrice et dont le livre inaugure symboliquement la maison d'édition (85-87, rue de Reuilly, 75012 Paris, tél. et fax : 01-43-41-47-38).

● **La scénographie en encyclopédie.** Coéditée par Carré et Actes Sud, la première encyclopédie mondiale de la scénographie paraîtra le 5 mai. Dirigée par Giovanni Lista, chercheur au CNRS et spécialiste du futurisme, rédigée par des auteurs de tous les pays, elle dressera un panorama à la fois thématique et chronologique de la « scène vivante » – théâtre, opéra, danse – des cinquante dernières années. Une base de données biographique et chronologique de plus de 1 000 représentants de la scène donnera lieu, dans un second temps, à des applications numériques. A partir du 1^{er} mai, les éditions Carré seront diffusées par Actes Sud.

● **Sélections du Femina,** en vue des prix de l'essai et du premier roman, remis le 3 avril. Pour le Femina du premier roman : *L'Enfant éternel* de Philippe Forest (Gallimard), *Technique du marbre* de Béatrice Leca (Seuil), *Le Métier dans le sang*, de Gilles Petel (Fayard), *L'Hypothèse du désert* de Dominique Sigaud (Gallimard), *L'Accordeur* d'Alain Veinstein (Calmann-Lévy). Pour le Femina essai : *Ostinato* de Louis-René des Forêts (Mercure de France), *Les Enfants de Saturne* de Jean-Paul Enthoven (Grasset), *La Chambre noire de Longwood* de Jean-Paul Kaufmann (La Table ronde), *Signé Malraux* de Jean-François Lyotard (Grasset), *L'Homme dépassé* de Tzvetan Todorov (Seuil).

● **Prix littéraires.** Le prix Renaudot essai a été décerné à André Chouraqui pour *Jérusalem, une ville sanctuaire* (Le Rocher) ; le prix Cazes-Brasserie Lipp à Jean-Paul Enthoven pour *Les Enfants de Saturne* (Grasset).

PRECISIONS

● La plupart des ouvrages de l'écrivain allemand Jürek Becker, qui vient de mourir (*Le Monde* du 19 mars), ont été publiés aux éditions Grasset (*Jakob le menteur*, *Les Enfants Bronstein*, *Amanda sans cœur*). Chez Actes Sud a paru *Gare à l'écrivain !* et chez Flammarion *Histoire de Grégor Birnek*.

● Dans l'article sur Herman Melville (« Le Monde des livres » du 21 mars), il était fait mention de la dernière traduction des *Iles enchantées* par Bernard Hoepffner. Celle-ci a paru en mars aux éditions des Mille et Une Nuits.

Jules Verne à revoir

Réunis à Amiens pour leur deuxième rencontre internationale, les verniens ont pu découvrir un texte inédit de l'écrivain éclairant certains aspects de sa vie

Malgré un sérieux de circonstance, une évidente jubilation se lisait sur les visages de la cinquantaine de « verniens » réunis à la maison de la culture d'Amiens, samedi 22 mars, à l'occasion des deuxièmes Rencontres internationales Jules-Verne organisées par le Centre de documentation du même nom. Aucun chauffeur de taxi ne vous laisse oublier que c'est là, dans la ville d'Amiens, qu'a vécu l'auteur du *Tour du monde en quatre-vingt jours* et que c'est là qu'il est enterré, histoire de marquer un point contre Nantes, ville natale de l'écrivain et dépositaire de la plupart de ses manuscrits. Au milieu de deux journées de conférences consacrées à l'étude de différents aspects littéraires de l'œuvre, l'intervention de l'Italien Piero Gondolo della Riva, collectionneur et spécialiste incontesté de Jules Verne, était particulièrement attendue : il venait révéler, en maintenant le suspense nécessaire, la découverte d'un inédit de l'écrivain.

Encore ?, diront les désabusés. Après l'exhumation de *Voyage à reculons* et de *Poésies inédites* (Le Cherche-Midi, 1989), l'événement fut la publication chez Hachette en 1994 (en coédition avec Le Cherche-Midi) d'un roman de jeunesse étonnant par son futurisme et intégralement inédit, *Paris au XX^e siècle* (« Le Monde des livres » du 23 septembre 1994). Etabli et préfacé par le même Piero Gondolo della Riva, celui-ci faisait état,

dans la préface qu'il lui consacrait, d'une liste établie par Michel Verne, fils de l'écrivain, à la mort de son père en 1905. Or la liste qui énumère par catégories (pièces de théâtre, nouvelles, romans complets ou incomplets, notices historiques, etc.) les pièces inédites de Verne, passe sous silence l'existence du texte révéler samedi à Amiens, intitulé *Joyeuses misères de trois voyageurs en Scandinavie*. Pour ajouter au mystère, seul un projet de cette liste envoyé à l'éditeur Hetzel fils indique en revanche l'existence « d'un grand nombre de manuscrits, notes, projets, ouvrages inachevés ».

Pour les verniens, ce n'en est que plus exaltant : le manuscrit des *Joyeuses misères de trois voyageurs en Scandinavie* (remis à Piero Gondolo della Riva par un collectionneur désirant garder l'anonymat) est non seulement inédit mais inconnu. Il est cependant loin d'avoir la même envergure que *Paris au XX^e siècle* : il ne s'agit que de douze pages constituant le premier chapitre écrit en 1861 (Verne avait 33 ans) d'un roman autobiographique, écrit à la première personne, dont rien ne permet d'assurer qu'il ait été achevé, relant le voyage qu'entreprend Jules Verne la même année en compagnie de son ami Aristide Hignard et d'un troisième homme non identifié. S'il présente des curiosités d'ordre stylistique, son intérêt essentiel réside dans l'apport de précisions biographiques (sur la date réelle et les préparatifs du voyage, les compagnons de

Jules Verne lors de l'expédition, ses lectures, ses états d'âme, sa visite en Suède au baron de Rothschild, entre autres détails). « Ce texte confirme que la biographie de Jules Verne est à écrire, à réécrire, constate Piero Gondolo della Riva. On n'arrête pas de découvrir des choses. C'est un monde dans le monde. C'est nous qui faisons les Voyages extraordinaires en cherchant à éclaircir certains points de sa vie. »

Parmi les aficionados de Jules Verne qui l'écoutaient, à la fois complices et émoustillés par toute nouvelle pièce apportée au dossier, le président de la société Jules Verne, Olivier Dumas, a annoncé à son tour une nouvelle de taille : la publication dans un prochain numéro du *Bulletin de la société Jules-Verne* (trimestriel), de la traduction de *L'Avenir de la navigation sous-marine*, un article écrit par Jules Verne en réponse à un journaliste et paru dans un journal anglais. L'écrivain y révélerait ne pas croire à son propre génie, et notamment à la possibilité de réaliser un sous-marin tel qu'il l'avait imaginé avec le Nautilus dans *Vingt Mille Lieues sous les mers*. Jules Verne aurait-il poussé l'invention, en revanche, jusqu'à concevoir une œuvre sans fin ? Selon Piero Gondolo della Riva, il ne reste pas de roman complet inédit à découvrir, mais toutes sortes de papiers personnels dont ce n'est pas en quatre-vingts jours, semble-t-il, qu'on en aura fait le tour.

Marion Van Renterghem

Bron, le corps et l'écrit

La Fête du livre a su marier avec bonheur exigence intellectuelle, convivialité et plaisir de lecture

Entre pudeur et obscénité, souffrance et jouissance, mis en jeu ou en danger, le corps fut au cœur de la onzième Fête du livre de Bron. Comme elle le fait sans faillir depuis dix ans, cette remarquable manifestation a su, durant trois jours, conjuguer l'exigence intellectuelle la plus sûre – de la conférence inaugurale de Daniel Sibony aux lectures rencontres avec Eugène Savitzkaya et Christian Prigent – et une dimension festive qu'a confirmée l'affluence une fois de plus record : même si la gratuité de l'événement interdit plus de précisions, on estime à près de 25 000 la fréquentation de l'édition 97. C'est là sans conteste la plus importante manifestation littéraire de la région, la plus conviviale aussi. Attirant désormais bien au-delà de son environnement local, le Grand Lyon et la région Rhône-Alpes, le rendez-vous de Bron a mobilisé autant de Genevois que de Parisiens, de Marseillais ou de Strasbourgeois. Son cadre ? Les locaux de la bibliothèque municipale prolongés par un vaste chapiteau abritant, une librairie thématique animée par une quinzaine de libraires du « cru ». De l'aventure du sport extrême à la dimension érotique, de la redéfinition du couple à la quête du paradis, aucune approche ne fut écartée. Près de quarante écrivains, plus de vingt rendez-vous, des spectacles (expositions, projections, ateliers) et des espaces réservés aux enfants, invités à part entière d'une mani-

festation où ils font mieux que suivre leurs parents... Ce succès, c'est celui d'une équipe dynamique, étroitement soudée autour de Colette Gvras et Brigitte Giraud qui a su imposer, dans un contexte de forte vie associative, un pari ambitieux né d'un Projet d'action éducative (PAE) mettant en jeu les établissements scolaires, de la maternelle au lycée, comme les services culturels de la municipalité. Son but : réhabiliter la lecture et le lieu de vie qu'est toute bibliothèque ouverte, où le livre est désacralisé, accessible et complice. Depuis 1987, la cause a su convaincre : le ministère de la culture, le conseil général du Rhône, le conseil régional et plus récemment jusqu'à Lyon qui oublie d'être une rivale puisqu'elle offre ses espaces d'information municipale, tous ont su reconnaître cette manifestation bon enfant et chaleureuse qui concilie exigence et simplicité, bonheur du partage et volonté de surprendre.

Depuis 1996, la mairie, toute proche, a même ouvert un espace supplémentaire mais la respiration fut de courte durée. Déjà, pour l'édition 1997, la plupart des rencontres ont refusé du monde. Condamnée à grandir toujours, cette fête, qui est moins un salon qu'un rendez-vous d'art et d'essai, tant elle choisit, littérature ou sciences humaines, de soutenir l'excellence, devrait inventer encore pour inaugurer sa deuxième décennie.

Philippe-Jean Catinchi

Les bibliothèques et l'extrémisme

Le Front national aura décidément réussi à faire parler de lui tout au long du 17^e Salon du livre. Après la découverte, lors de l'inauguration, du stand de *National Hebdo* et sa mise à sac, jeudi 13 mars (*Le Monde* des 14 et 15 mars), après la pétition des éditeurs et la table ronde des éditions de L'Aube intitulée « Toulon, Orange, Marignane, Vitrolles : l'urgence de comprendre », la manifestation s'est clôturée, dans une salle bondée, par un débat sur « Les bibliothèques face aux extrémismes ».

Organisée, avec le soutien de l'association Mémoires vives, par la Bibliothèque publique d'information, le *Bulletin des bibliothèques de France* et la Fédération française de coopération entre bibliothèques, cette rencontre a notamment porté sur l'opportunité d'un texte de loi permettant de lutter contre la censure et de garantir « un vrai pluralisme des collections ». Une discussion qui intervient alors que le projet de loi sur les bibliothèques, annoncé par le ministre de la culture, est actuellement en cours de rédaction à la direction du livre et de la lecture.

Après le témoignage de Catherine Canazzi, conservateur, expliquant comment, à Orange, les élus FN ont fait des bibliothécaires des « otages de l'arbitraire », Denis Pallier, inspecteur général des bibliothèques et auteur du rapport sur la bibliothèque d'Orange, a souligné l'insuffisance du cadre juridique existant. Une analyse non partagée par Yannick Guin, adjoint du maire chargé de la culture de la ville de Nantes, pour qui il est moins besoin d'« accentuer la législation » que de revenir aux valeurs de la République, en s'interrogeant sur la notion même

de pluralisme : « La bibliothèque publique n'est pas une librairie, un supermarché ou une Fnac gratuite où tout serait disponible à la demande. De même que l'école n'enseigne pas n'importe quoi, des choix qualitatifs sont à effectuer. »

De même, le philosophe Joël Roman, rédacteur en chef d'*Esprit*, a souligné la nécessité de « ne pas abandonner au FN l'usage du mot pluralisme », de « défendre l'idée d'un pluralisme social, culturel, ethnique, comme composante de l'Histoire française » et, au-delà des différends juridiques, de proposer des « contre-projets politiques ». Les « adversaires » de la loi ont également rappelé les propos de Jean-Yves Le Gallou, membre du bureau politique du FN, faisant valoir que, « si une loi sur le pluralisme était votée », son parti « utiliserait devant les tribunaux pour faire entrer dans les bibliothèques les auteurs et les journaux qui en sont aujourd'hui exclus » (*Le Monde* du 19 février). Propos qui illustrent la complexité de l'affaire.

Au ministère de la culture, on se veut rassurant. Le texte en préparation n'est pas un texte sur « le pluralisme », mais un « projet d'ensemble » qui aborde « toutes les dimensions de l'action des bibliothèques en tant que service public (patrimoine, coopération, mise en réseau, statut des fondations...). », affirme « la vocation des personnels scientifiques à diriger les bibliothèques » et consacre ces dernières comme « lieux d'intégration ». Il fera d'ailleurs l'objet d'une « concertation » avec les associations de bibliothécaires et les autres ministères.

FL N.

AGENDA

● **LE 29 MARS. VENAILLE.** A Paris, la librairie Vendredi propose une rencontre-lecture avec Franck Venaille, Prix Mallarmé 1996, à 19 heures (rens. : 67, rue des Martyrs, 75009).

● **LE 3 AVRIL. VOIX.** A Lyon, la Villa Gillet présente à 20 h 30 une conférence du poète, philosophe et traducteur, Henri Meschonnic, dans le cadre du séminaire annuel sur le thème « La voix : de l'intimité à l'espace public » (rens. : 25, rue Chazière, 69004 Lyon, tél. : 04-78-27-02-48).

● **DU 3 AU 6 AVRIL. JEUNESSE.** A Saint-Jeannet, le Deuxième Printemps du livre jeunesse-Côte d'Azur se déroulera en présence de plus de trente éditeurs et de nombreux auteurs (rens. : mairie de Saint-Jeannet, rue du Château 06640 ; tél. : 04-93-24-90-13).

● **DU 4 AU 6 AVRIL. LIRE.** A Limoges, la ville présente la 14^e édition de la Fête du livre. A cette occasion quatre conférences sont organisées, ainsi que des prix littéraires, couronnant de grands romans de l'année et des animations en direction des jeunes (tél. : 05-55-45-61-60).

● **JUSQU'AU 5 AVRIL. POÉSIE.** En région Centre, dans le cadre des cinquièmes Ambassades, des rencontres, lectures, débats sont

organisés en présence de nombreux écrivains (rens. : centre régional du livre de Vendôme, tél. : 02-54-72-27-49).

● **DU 10 AU 12 AVRIL. CHATEAUREYNAUD.** A Caen, l'association Rencontres pour lire propose des lectures des nouvelles de Georges-Olivier Chateaufort. Le 4 avril, en coproduction avec le théâtre de Lisieux, à 20 h 30, une création se déroulera en présence de l'auteur (rens. : 135, bd Maréchal Leclerc, BP 71, 14007 ; tél. : 02-31-30-76-00).

● **LE 25 ET 26 AVRIL. SAINT LOUIS.** A Aigues-Mortes, un colloque est organisé autour du thème « La Méditerranée au temps de saint Louis », en présence de nombreuses personnalités et sous la présidence de Jacques Le Goff (rens. : Sivom culture, 13, rue du Port, 30220 Aigues-Mortes ; tél. : 04-66-73-91-23).

● **LE 25 AVRIL. NOUVELLE FICTION.** Au Blanc-Mesnil, la compagnie théâtrale l'Ours funambule, en collaboration avec la médiathèque, la bibliothèque Jacques-Prévert et le Bibliobus, organise un « Cabaret littéraire », avec les auteurs proches de ce que Jean-Luc Moreau a appelé, dans un essai paru en 1992 (*Critérior*), la « nouvelle fiction », à 20 heures en présence d'auteurs de ce groupe (rens. :

Médiathèque, 1-5, place de la Libération, tél. : 01-48-14-22-22).

● **LE 26 AVRIL. AUTOBIOGRAPHIE.** A Paris, le Collège international de philosophie présente un débat autour du livre de Jean-François Chiantaretto *De l'acte autobiographique. Le psychanalyste et l'écriture autobiographique*, aux éditions Champ-Vallon (1995), à l'amphi Stourdzé, à 14 h 30 (rens. : 1 rue Descartes, 75005).

● **LE 25 ET 26 AVRIL. ARCHITECTURE.** A Toulouse, un colloque sur le thème « Hard French, néo-brutalisme et art sacré, le studium des dominicains de Ranguel » se déroulera au couvent des dominicains de Toulouse Ranguel (rens. : 1, impasse Lacordaire, 31078).

● **DU 9 AU 12 MAI. ROMAN.** A Chambéry, le 10^e Festival du Premier Roman se déroulera en présence de nombreux écrivains. Des rencontres, spectacles et animations diverses seront organisés à cette occasion (rens. : 237, carré Curial, 73000, tél. : 04-79-60-04-48).

● **DU 29 AU 31 MAI. CAMUS.** A Poitiers, le 2^e colloque international sur l'œuvre d'Albert Camus rassemblera plusieurs tables rondes thématiques (renseignement et inscription : 14, rue du Port-Sarrazin, 34000 Montpellier, tél. : 04-67-42-47-86).

A L'ETRANGER

Une Alfa Romeo pour Muriel Spark

La presse anglaise ne tarit pas d'éloges sur Muriel Spark, qui vient, à soixante-dix-neuf ans, de recevoir le British Literature Prize attribué tous les deux ans par le Arts Council grâce au David Cohen Family Charitable Trust. Ce prix, qui récompense un écrivain vivant pour l'ensemble de son œuvre, est doté de £ 40 000 (360 000 F), dont le vainqueur doit reverser £ 10 000 pour aider de jeunes auteurs ou de jeunes lecteurs. Dame Muriel Spark a décidé, pour sa part, d'en faire bénéficier la James Gillespie's High School, l'école d'Edimbourg qui lui a servi de modèle pour le roman qui l'a rendue célèbre en 1961, *Les Belles Années de mademoiselle Brodie* (Le Livre de poche). Avec le reste de l'argent, elle a l'intention de s'offrir une Alfa Romeo.

● **GRANDE-BRETAGNE : le crime paie**

Les collectionneurs de livres contemporains sont prêts à déboursier des sommes assez considérables pour acquérir des premières éditions, en particulier de romans policiers. Ainsi, un des premiers romans de Dick Francis, *Dead Cert*, vendu 15 shillings de l'époque, en 1962, peut atteindre aujourd'hui £ 3 000 (27 000 F) s'il est en très bon état. Dick Francis lui-même a avoué avoir dû déboursier £ 2 000 pour s'en procurer un exemplaire. Il a regretté de ne pas en avoir mis plusieurs exemplaires de côté. *The Icehouse* de Minette Walters paru en 1992 au prix de £ 12,99 s'arrache à £ 700. Quant à *Trainspotting* d'Irvine Walsh, il a atteint £ 1 000 dans une édition grand format de 1994, tandis qu'un exemplaire de *Midnight Children* de Salman Rushdie n'a fait que £ 150. Tout cela devrait réjouir l'écrivain américain John Dunning, auteur de romans policiers dont le héros, Cliff Janeway, est un ancien flic devenu spécialiste en livres rares, qui enquête dans le milieu des collectionneurs prêts à tout pour un *Catcher in the Rye*, première mouture.

● **ÉTATS-UNIS : riche histoire**

Jessie Foveaux, âgée de quatre-vingt-dix-huit ans, s'est vu offrir la coquette somme de 144 millions de pesetas (5,7 millions de francs) par Warner Books pour les 208 pages de l'histoire de sa vie. Son professeur de « creative writing » avait envoyé le manuscrit à une journaliste du *Wall Street Journal* qui a publié un portrait de cette vieille dame qui habite dans un petit village du Kansas et a élevé huit enfants. Cet article a déclenché une pluie de propositions qui a culminé avec cette avance imposante de Warner Books et qui a surpris plus que tout le monde l'auteur du manuscrit qui voulait surtout laisser un souvenir à ses petits-enfants.

● **ESPAGNE : le centenaire de García Lorca**

Madrid, Grenade et Barcelone seront les hauts lieux des commémorations du centenaire de la naissance de Federico García Lorca (1898-1936) car ce sont les trois villes qui ont le plus marqué son œuvre et sa vie. De nombreuses manifestations seront organisées afin de mieux faire connaître celui qui fut l'un des poètes et des écrivains les plus importants de son époque mais qui a été fortement occulté dans son pays par le franquisme.

Une clé pour l'Universel

Histoire de l'Université de Paris et de la Sorbonne

Deux volumes - 1200 pages - 500 illustrations - plus de 80 pages d'apparat critique - double index et chronologie comparée



N.L.F. - G.V. Labat - Éditeur
36, avenue des Ternes 75017 PARIS
Tél: 01 45 72 28 88 Fax: 01 44 09 84 18

Ouvrage couronné par l'Académie Française

ANTÓNIO
LOBO
ANTUNES

le manuel
des
inquisiteurs
PRIX DU MEILLEUR
ROMAN ETRANGER
1997

BOURGOIS